

DOCUMENTS HISTORIQUES

No 72

LE BUCHERON D'AUTREFOIS

Vie et travaux
de l'ouvrier de la forêt

RÉCIT

du P. Joseph-Alphonse Desjardins, S.J.



Société historique du Nouvel-Ontario

Université de Sudbury

Sudbury

1980

HIS
ONT
099

Régionale Samuel-de-Champlain Inc.
Société Franco-Ontarienne
d'Histoire et de Généalogie
Salle Whitton, 111, rue Sussex
Ottawa (Ontario) K1N 5A1
(613) 244-5300 Poste 3333

DOCUMENTS HISTORIQUES

No 72

LE BUCHERON D'AUTREFOIS

**Vie et travaux
de l'ouvrier de la forêt**

RÉCIT

du P. Joseph-Alphonse Desjardins, S.J.



Société historique du Nouvel-Ontario

Université de Sudbury

Sudbury

1980

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU NOUVEL-ONTARIO
CONSEIL DE DIRECTION

Présidente

Monique Cousineau

Vice-président

Lucien Michaud, s.j.

Trésorier

Marcel Litalien

Secrétaire

Robert Toupin, s.j.

Conseillers

Marie-Paule Forest
Gaétan Gervais
Raymonde Gervais
Denyse LeBlanc
Huguette Parent
Yves Tassé

Directeur

Gaétan Gervais

AVANT-PROPOS

Il est difficile de préciser à quelle époque a été rédigé le manuscrit que nous publions dans la collection de la Société historique du Nouvel-Ontario. Il en existe des copies dactylographiées aux archives des Jésuites de l'Université de Sudbury (cote F-7-1) et à celles de St-Jérôme (cote BO-42-1.3). Nous avons fait les quelques corrections qui s'imposaient, sans toucher au style ou aux imperfections de la forme. On trouvera entre crochets ou en note l'explication des mots faisant difficulté.

Sans doute, comme bien d'autres, le Père Desjardins avait-il pris des notes au cours des longues années de travaux apostoliques comme missionnaire, soit en Alaska (1908-1915), soit en Ontario (1904-1908, 1917-1922). On se fera une meilleure idée de ce genre de ministère en lisant la notice biographique qui précède le récit du Père Desjardins. Cette notice est extraite d'un texte publié **ad usum privatum** par le P. Adélarde Dugré, S.J., dans les **Lettres du Bas-Canada**, vol. XVI, no. 4, déc. 1962, p. 238-250.

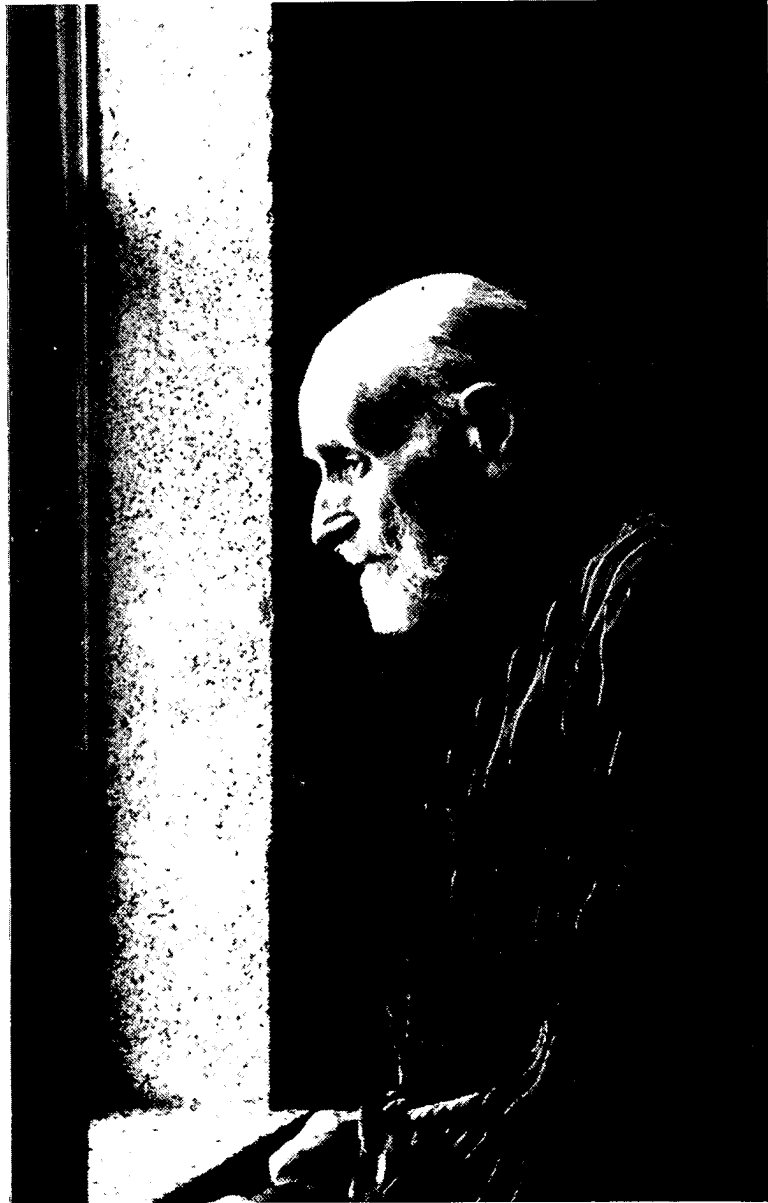
Les photos, reproduites par le Centre de Recherches en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, illustrent les passages où il est question des travaux des ouvriers de la forêt. Nous remercions sincèrement de sa collaboration Mme Raymonde Gervais, qui a transcrit le manuscrit.

LE PÈRE JOSEPH-ALPHONSE DESJARDINS, S.J.

Le P. Joseph-Alphonse Desjardins est mort à Saint-Jérôme, le 1^{er} mai 1962. Il aurait eu quatre-vingt-quinze ans quatre mois plus tard, étant né le 3 septembre 1867. Le 31 juillet précédent, il avait célébré le soixante-quinzième anniversaire de son entrée dans la Compagnie de Jésus.

Jeune, il ne faisait pas prévoir une telle longévité. Il paraissait si frêle que son Maître des novices, le P. Charaux, ne crut pas prudent de lui imposer un long pèlerinage. Pour sa première étape, il lui assigna, ainsi qu'à son compagnon, le F. Charles Chaput, d'apparence encore plus chétive, le couvent du Sacré-Coeur du Sault-au-Récollet, à quinze minutes de marche du noviciat. Les religieuses, probablement prévenues, accueillirent les deux pèlerins avec beaucoup d'amabilité, leur firent visiter la chapelle et leur permirent de s'entretenir avec leurs soeurs, pensionnaires au couvent. Prenant bientôt congé, les novices ont hâte d'ouvrir le deuxième billet de leur carnet de route. Ils y lisent : **Retour au noviciat!** Leur pèlerinage était fini.

On était en 1886 quand Joseph-Alphonse entra au noviciat. Il avait fait ses études classiques au Collège Sainte-Marie, jusqu'à sa rhétorique inclusivement. Il appartenait à une famille hautement estimée. Son père, l'honorable Alphonse Desjardins, était un ancien élève de l'École de Droit du Collège Sainte-Marie. A la demande de Mgr Bourget, il avait pris la direction du journal **Le Nouveau Monde**, poste qu'il occupa jusqu'en 1878. Dans l'intervalle, en 1874, il fut élu député d'Hochelaga au parlement d'Ottawa et conserva ce mandat pendant dix-huit ans, jusqu'à sa nomination au Sénat en 1892. En janvier 1896, au moment où le ministère McKenzie-Bowell se



réorganisa pour présenter la loi remédiatrice en faveur des écoles du Manitoba, M. Desjardins fut nommé ministre de la Milice. Quelques mois plus tard, il renonça à son titre de sénateur, fut nommé ministre des Travaux publics, mais il fut défait aux élections de juin, quand sir Wilfrid Laurier devint premier ministre du Canada.

M. Desjardins tomba donc victime de la cause des écoles du Manitoba qu'il avait âprement défendue au parlement. Redevenu simple citoyen, il se livra à ses nombreuses occupations : président de la Banque Jacques-Cartier, vice-président de la compagnie de navigation Richelieu et Ontario, administrateur du Crédit foncier franco-canadien, président-fondateur de la première fabrique de terra-cotta du Québec, un des premiers actionnaires des mines d'amiante, du chemin de fer du Pacifique Canadien et des canaux reliant les Grands Lacs au fleuve Saint-Laurent, président de la Chambre de Commerce et maire de Montréal. Il mourut en 1912, admiré de tous, même de ses adversaires politiques. Fervent chrétien, non moins qu'administrateur intègre et entreprenant, il fut un des premiers adeptes des retraites fermées au Canada. Il fait bonne figure parmi les hommes publics de son temps, qu'on aurait tort de mésestimer et de laisser tomber dans l'oubli.

Le P. Joseph-Alphonse était en Alaska quand son père mourut. Après son noviciat et le juvénat au Sault-au-Récollet, il avait fait ses trois années de philosophie au scolasticat de l'Immaculée-Conception, à Montréal, trois années de régence au Collège Sainte-Marie, de 1893 à 1896, puis sa théologie au même scolasticat. Il fut ordonné prêtre en 1899 et fit sa troisième probation en France, à Angers. De 1901 à 1904, il fut ministre et **socius** du Maître des novices, au Sault-au-Récollet. Il y manifesta les qualités qui devaient lui attirer tant d'âmes dans l'exercice du ministère sacerdotal. Son air réservé, sa voix douce, sa distinction, sa sympathie pour tous et pour

tout le rendaient accessible à tout le monde, à tout moment. Il paraissait si heureux de rendre service qu'on ne se gênait pas pour le déranger.

Qui aurait cru que cet homme délicat, tout désigné, semblait-il, pour le ministère dans une grande église de ville, serait d'abord missionnaire parmi les Indiens de l'Alaska et parmi les bûcherons et colons du Nouvel-Ontario? Il faut lire la description qu'il a faite de ses campements dans la zone arctique et de ses excursions apostoliques dans nos forêts. Deux écrits d'un intérêt captivant nous donnent une idée de ce genre de ministère : un livre de trois cents pages, **En Alaska**, publié en 1930 et une brochure intitulée **Dans les chantiers**, publiée en 1923. Dans un style concret, sans longueurs, le P. Desjardins nous fait assister aux scènes qui se déroulent sous ses yeux. En même temps, sans y penser, il nous révèle son âme, pitoyable à la misère, unie à Dieu, courageuse et confiante.

C'est dans l'Ontario qu'il fit l'apprentissage de ce rude apostolat. Vers 1883, quand fut construit le chemin de fer transcontinental **Pacifique Canadien**, des jésuites accompagnèrent les ouvriers dans leur avance vers l'Ouest, pour leur procurer les secours de la religion. Tout naturellement, ils établirent des dessertes et parfois bâtirent des chapelles là où les directeurs de l'entreprise plaçaient des entrepôts d'outils et de vivres, en particulier des usines de réparation pour les machines. C'est ainsi que naquirent les villes de Sudbury, Chapleau, Port-Arthur et, plus tard, Sault-Sainte-Marie. D'autres "stations" s'imposèrent bientôt sur le tronçon Sudbury-Sault-Sainte-Marie, à Massey, à Copper Cliff, à Thessalon, à Waubaushene, auxquelles d'autres dessertes étaient rattachées. Quand un poste prenait de l'importance, il était offert à l'évêque, qui l'érigait en paroisse et y nommait un curé.

Une lourde tâche s'imposait aux missionnaires chargés de ces paroisses en formation. Quand le P. Desjardins fut envoyé à Thessalon, en 1904, il avait à desservir, en plus de son église, les "stations" de Dean Lake, Dayton, Bruce Mines, Desbarats et l'île Saint-Joseph; en 1908, à Massey, il était chargé des dessertes de Walford, Spragge, Cutler, Spanish et St. John's Island. On peut s'imaginer les courses qu'il avait à faire dans ce pays nouveau et les incommodités du séjour chez des hôtes de hasard, d'ordinaire chez des employés des grandes scieries de la baie Georgienne.

Il avait son pied-à-terre à Massey quand, à la surprise de tous, on apprit qu'il partait pour l'Alaska avec les PP. Ferron et Chapdelaine, en 1908. Cette mission avait été confiée aux jésuites canadiens, quand leur propre mission avait été érigée en province de la Compagnie, en 1907. Le P. Desjardins fut donc un des premiers à s'offrir pour ce redoutable apostolat. Déjà, cependant, quelques Pères l'avaient précédé, entre autres le P. Jules Jetté, fils du lieutenant-gouverneur de la province de Québec, en 1899, et le P. Bellarmin Lafortune, en 1903.

Dans son livre **En Alaska**, le P. Desjardins raconte ce qu'il a vu au cours d'une excursion de chasse où il accompagnait ses néophytes. Son récit se limite aux deux mois qu'il passa sous la tente, mais il y mêle des souvenirs d'aventures personnelles et des tranches de l'histoire des débuts de la mission. Il nous révèle surtout les moeurs, non des Esquimaux de l'Extrême-Nord, qu'il avait peu fréquentés, mais des Ten'as chez qui il a vécu, plus au sud. A son arrivée, le Père avait passé une année à la mission centrale de Holy Cross, avec deux Pères français et un Frère coadjuteur canadien, le F. Eugène Lefebvre. L'année suivante, il est à Nulato, sous un supérieur italien, le P. Rossi, un "saint", dit le P. Desjardins, qui en fait le plus grand éloge. Avec eux demeurait le F. Alary, canadien,

l'homme à tout faire. Trois soeurs de Sainte-Anne enseignaient à l'école du village. Église, presbytère, école sont construits de troncs d'arbres superposés. La population est sympathique, en grande partie baptisée...

Revenu au Canada en 1915, le P. Joseph-Alphonse est de nouveau ministre au noviciat, puis retourne dans l'Ontario, à Sudbury, où il exerce le ministère paroissial pendant six ans. C'est alors qu'il eut l'occasion de visiter les bûcherons en pleine forêt. Il relata quelques-unes de ses expériences dans la brochure **Dans les chantiers**. C'était un rude apostolat, qu'il décrit à sa manière objective. Aujourd'hui les choses ont bien changé, mais vers 1920, les conditions de voyage et du ministère imposaient au prêtre qui visitait les chantiers une forte dose d'abnégation. Souvent il devait faire vingt ou trente milles dans une journée, monté sur une charge de foin ou sur un monceau de marchandises. Tantôt le froid l'obligeait à marcher derrière la voiture, mais bientôt la fatigue le forçait à y remonter. Quand le soleil disparaissait et que la forêt devenait de plus en plus sombre, que les membres s'engourdisaient, l'angoisse pénétrait parfois jusqu'au coeur du missionnaire. "Pour le jeune qui débute, écrit le P. Desjardins, c'est le souvenir du sombre tableau qu'on lui a fait des chantiers, qui le hante; pour les anciens, c'est la pensée de la besogne qui les attend, de la réception qu'on va leur faire, des choses qu'ils vont dire; c'est l'effroi de saint Paul, c'est l'ennui, le dégoût, qui assaillent l'âme de l'apôtre sur le point d'entreprendre une oeuvre fructueuse pour les âmes". (1)

Enfin, on arrive au camp. "Bientôt, poursuit le P. Desjardins, les hommes commencent à entrer par groupes de trois ou quatre. Ils entrent en badinant, chantant ou sifflant. Soudain ils deviennent cois; ils ont aperçu le prêtre. Ils le toisent un instant baissent les yeux et lancent au compagnon une réflexion à voix basse."

Après souper, tandis que le missionnaire s'entretient avec le contremaître, le cuisinier et son marmiton s'empressent de desservir, de laver la vaisselle et de préparer la salle. "Vont-ils venir? se demande le prêtre, vont-ils venir nombreux? Le sermon que j'ai préparé conviendra-t-il?" Ils arrivent par pelotons; ils écoutent bien. Les protestants ne sont pas les moins attentifs.

Le cuisinier, ou son marmiton, a préparé le confessionnal. Au fond de la salle à manger, il a cloué en diagonale une longue couverture de laine grise et, dans l'angle obscur tapissé de frimas, il a mis une boîte vide ou une caisse. Comme le feu s'amortit, qu'il fait froid, le prêtre a revêtu son pardessus de fourrure. Il s'assoit sur ce siège primitif et attend les pénitents qui ne tardent pas à venir.

Il est peut-être onze heures quand le dernier se retire. "Le prêtre se lève, un peu brisé. Il sort et fait une pause pour emplir ses poumons d'air frais, avant d'aller se reposer dans la cabane du contremaître." Il faudra se lever de bon matin, pour célébrer la messe sans déranger l'ordre du jour. Dès quatre heures il est debout, ainsi que les fervents qui communieront. A l'heure ordinaire, les bûcherons déjeunent et partent pour le travail. Le prêtre fait un tour dans le bois, les regarde à l'ouvrage, puis part pour le chantier voisin. Le nombre des chantiers visités pendant un hiver varie selon les régions. Il y a des prêtres qui en visitent dix, d'autres quinze, vingt, même vingt-cinq et plus.

Lorsque, l'estomac délabré par une nourriture trop forte, les os brisés par les voitures et les couchettes de branches de sapin, la tête fatiguée faute de sommeil, le missionnaire sort du bois après la dernière visite de la saison, il pousse un soupir d'aise. Son pauvre presbytère

lui semble un palais... Ces prêtres ne parlent pas de leurs fatigues, ils semblent les avoir oubliées. Si on leur en parle, ils diront simplement : les chantiers, c'est dur. (2)

En 1922, le P. Desjardins revenait à Montréal, vicaire à l'église de l'Immaculée-Conception. Il y resta jusqu'en 1929, puis passa deux ans au Collège Sainte-Marie, trois à la résidence de Québec, deux au Sault-Sainte-Marie, une autre année au Sault-au-Récollet, quatre à Caughnawaga, et fut finalement fixé au Gesù, pour les vingt dernières années de son ministère actif, de 1940 à 1960. Il faut dater de cette époque les relations du P. Desjardins avec les **Réparatrices du Divin-Coeur**. En ces commencements, les religieuses, qui habitaient rue Belmont, venaient chercher au Gesù conseils et direction. Le P. Desjardins s'intéressa vivement au jeune institut. Et les religieuses n'ont pas cessé de le considérer comme un des grands bienfaiteurs de la communauté.

Le souvenir qui restera du P. Joseph-Alphonse Desjardins est celui d'un confesseur d'une grande indulgence, d'une impeccable ponctualité, d'un optimisme confiant. Par tempérament, il était enclin à soutenir et consoler, plutôt qu'à stimuler et réprimander. C'est pourquoi son confessionnal fut partout et toujours achalandé, à Québec, à Sudbury, à l'Immaculée-Conception, comme au Gesù. En 1954, âgé de près de quatre-vingt-dix ans, il dut renoncer à se rendre à l'église, mais il continua de recevoir à sa chambre bon nombre de pénitents.

Dans ses dernières années, écrit un de ses confrères, il était pratiquement le confesseur de tous les Pères et Frères de la maison. Beaucoup de prêtres séculiers venaient également à lui. On était toujours sûr de le trouver au poste, sûr aussi de sa parfaite discrétion.

On appréciait ses conseils empreints de charité et si encourageants. Ce qui nous frappait chez ce noble vieillard, c'étaient sa régularité, sa bonté, son amour de la Compagnie, son souci de ne déranger personne. Il ne cherchait pas à paraître, à attirer les regards, mais on le voyait toujours le chapelet à la main. Sa présence était pour nous une leçon.

Devenu presque aveugle, le P. Desjardins s'intéressait encore aux oeuvres auxquelles il avait participé. Il aurait bien voulu écrire et publier pour promouvoir la dévotion à la Sainte-Face; il dut abandonner ce projet, mais discrètement, il donnait des conseils et prêtait son appui aux personnes pieuses qui propageaient cette dévotion. C'est à lui qu'il faut attribuer, pour une bonne part, l'ornement de l'autel où cette image est vénérée dans l'église du Gesù.

Malgré son grand âge, le P. Desjardins suivait l'ordre du jour de la communauté. Il se rendait aux exercices communs, descendait au réfectoire, mais à cause de sa surdité, il préférait la conversation en chambre à la récréation commune. Il était si accueillant, si reconnaissant des moindres services, qu'il ne manqua jamais d'amis pour lui annoncer les nouvelles du jour et les commenter avec lui.

Durant l'été de 1960, il fit un séjour à l'hôpital, puis fut conduit au noviciat de Saint-Jérôme. Il y arriva très faible. Bientôt cependant, il reprit assez de forces pour s'intéresser de nouveau au monde extérieur. Son esprit, d'une étonnante lucidité, se tenait en éveil sur les événements contemporains. Il avait toujours suivi la marche de la politique au Canada. Dès son adolescence, il avait connu les chefs de parti, entre autres sir John A. Macdonald, premier ministre, qui honorait son père de son

amitié, qui avait même été l'hôte de la famille. Le P. Joseph-Alphonse n'avait jamais changé d'allégeance et ne s'en cachait pas. Mais il s'intéressait aussi aux questions internationales. Chaque jour il voulait connaître le cours des événements. Des amis charitables lui lisaient aussi les livres de son choix et l'aidaient à faire sa correspondance.

Le 31 juillet 1961 était le soixante-quinzième anniversaire de son entrée dans la Compagnie. Une si longue vie religieuse devait être célébrée. Le jubilaire ne pouvant plus lire la messe, le R.P. Recteur, le P. Paul Laramée, son neveu, offrit pour lui le sacrifice d'action de grâces, auquel le Père assista dans le sanctuaire. Dans une courte allocution, le célébrant exprima la joie et la reconnaissance de toute notre province pour les longs services et l'édification donnée constamment par l'aimable vieillard.

Au mois de janvier, il contracta une légère grippe qui l'affaiblit beaucoup. Vu son âge, le médecin jugea prudent de lui faire recevoir les derniers sacrements. Il expira le 1^{er} mai 1962, vers quatre heures de l'après-midi, si doucement qu'on ne put pas discerner à quel moment il cessa de respirer.

Adélard Dugré, S.J.

LE BUCHERON D'AUTREFOIS

Vers les bois

Conduits par le racoleur (3), ils laissent l'Hôtel Carré-Chaboillez par pelotons, emplissent le trottoir, et se dirigent vers la gare Bonaventure. Ils s'élancent sur les marches du wagon, se bousculent, s'écrasent, cherchant à entrer tous ensemble.

Les amis s'interpellent : "Viens ici...Un bon siège... Là, c'est mieux !..Pas si loin..." Chacun s'empare d'une place et jette sur les tablettes ou sous les bancs le paquet de hardes ficelées dans une poche de grosse toile ou enfermées dans un porte-manteau en tapis ou enveloppées dans un mouchoir rouge. Les uns tirent leur blague et bourrent leur pipe de tabac canadien, les autres allument des cigarettes et des cigares. La fumée emplit le wagon.

Un son de cloche, un coup de sifflet, un cri : **All aboard!** Le train s'ébranle : "Hourrah"! et le chant commence : "Dans les chantiers, nous hivernerons, dans les chantiers, nous hivernerons."

Plusieurs se lèvent et se groupent à une extrémité du "char", les uns se tiennent debout, les autres assis sur les bras de bancs. Il y a des barbes blanches et des mentons imberbes, des maîtres bûcherons et de futurs apprentis, il y a des coiffures de toutes les formes et des habits de tous les styles et de toutes les couleurs.

On chante : "Malborough s'en va-t-en guerre", "Un canadien errant",...puis on se met à conter des histoires...un "boulé" (4) veut effrayer les jeunes :

- Mes gars, vous ne rirez pas longtemps. C'est pas drôle les chantiers... Vous allez en manger de la misère.

- Craignez pas, dit un autre, on s'accoutume. Ça fait dix ans que je travaille là-dedans... J'y vais encore, parce que je veux. Je ne suis pas capable de vivre ailleurs... On est bien : vous allez voir.

- Oui, oui, réplique le premier. Vous allez voir et vous m'en donnerez des nouvelles.

On entonne : "En roulant, ma boule roulant. En roulant ma boule".

Le conducteur fait son apparition. Bon garçon, il laisse faire. L'atmosphère, saturée de fumée, devient opaque.

- Minuit, crie une voix. Assez tard, dormons.

- Pas tout de suite... Encore une chanson, dit l'un.

- Encore une histoire, clame l'autre.

- Non, non ! Assez, assez vocifère le plus grand nombre.

- Correct . Alors, "Bonsoir, mes amis, bonsoir". Et, tous ensemble, ils chantent cette dernière chanson.

On baisse les lampes. Le silence se fait peu à peu.

La plupart cherchent la position la moins incommode pour dormir. D'autres, des jeunes surtout, le visage collé sur la vitre de la fenêtre, regardent mélancoliquement passer et disparaître dans le noir, comme des fantômes, les arbres, les pôtiaux et les maisons.

Ils se sentent violemment emportés loin de leur village, de la maison paternelle, de leur père, de leur mère, de

leur famille et de leurs amis vers un pays inconnu, étranger, l'Ontario. L'angoisse serre le coeur et l'assoupissement tarde à venir.

A travers un pays neuf

Le lendemain matin, ils sont à Toronto. On les emmène d'une gare à l'autre. Ils n'ont guère la tentation d'aller admirer les beautés de la capitale ontarienne. La fatigue d'une nuit passée dans une position mortifiante les a laissés fourbus; d'ailleurs le peu de temps qu'on leur accorde les en empêche. On les installe dans un autre convoi et ils filent à toute vapeur, vers le nord pour commencer.

Après avoir traversé les villages, les champs cultivés, les prairies, la locomotive plonge dans la forêt. Des éclaircies çà et là; de rares habitations en bois brut, des granges, des étables entourées de minces arpents défrichés: puis encore du bois. Une clairière: oeuvre de l'incendie: on voit de chaque côté un peuple de grands cadavres debout et calcinés.

Après s'être engouffré dans un long corridor de verdure, le train en sort pour côtoyer le lac Simcoe. A gauche, des villages et des villes embryonnaires au milieu d'une jeune campagne; à droite, entre la ligne du chemin de fer et l'eau bleue, une longue bande verte inculte et marécageuse.

A Allandale, le train tourne à l'ouest et traverse une région de riches fermes qui rappellent aux jeunes paysans la chère campagne qu'ils ont quittée; puis il débouche sur la rive de la baie Georgienne et stoppe à Collingwood.

Un vaste hôtel de planches peinturées en gris reçoit les voyageurs. Ils sont dans une ville naissante; larges rues ébauchées, tronçons de trottoirs, petites habitations en

bois, entourées de vastes terrains en friche; quelques modestes magasins, deux scieries. Trois "élévateurs", construits sur le port, reçoivent le grain apporté par les barges des pays de l'ouest. Un énorme train de billots arrive du district d'Algoma, où se dirigent nos bûcherons.

Sur la Baie Georgienne

Quelques jours s'écoulaient avant de pouvoir s'embarquer. Enfin, le petit vapeur qui doit les emporter dans le royaume des pins, démarre, s'éloigne du quai et n'est pas lent à s'engager dans un dédale de rochers à fleur d'eau, d'îles et d'îlots. C'est le triste automne. S'il reste des bouquets de sapins vert sombre, les rocs qui font les îles, qui forment la berge de la terre ferme, tantôt en pente, tantôt coupée à pic, hérissés des troncs dénudés de trembles et de bouleaux, donnent à tout le paysage un aspect lugubre. La surface de l'eau réfléchissant le ciel gris est livide. Les vagues, chassées par un vent froid et violent, couvrent d'écume les bancs de cailloux, se ruent avec fureur sur les flancs du navire ou vont se briser contre les solides remparts de la rive. De rares canots d'écorce, montent sur la crête et descendent dans le creux des lames; ici et là, des cabanes de pêcheurs indiens ou métis disent qu'on est en pays sauvage. Une pluie froide qui congèle et couvre de givre la proue du vaisseau rend plus navrante la désolation de quelques-uns des voyageurs.

Après avoir traversé la baie Georgienne dans toute sa longueur du sud au nord, ils arrivent enfin à destination. Assemblage de huttes, sur la rive du Chenal du Nord, bureaux, pensions, entrepôts, appartenant à la compagnie qui exploite la coupe de bois. C'est le lieu du ravitaillement.

C'était avant 1886. Alors pour se rendre de Montréal aux chantiers d'Algoma, le seul trajet était celui de nos voyageurs : Toronto, Collingwood, la baie Georgienne, trajet

de plusieurs jours. Depuis la construction du Pacifique Canadien, passant par Ottawa, North Bay et Sudbury, la ligne est directe; c'est une distance d'une quinzaine d'heures à franchir.

Mais ils ne sont pas au terme de leur voyage : 30 milles restent à faire, ni en chemin de fer, ni en bateau, mais à pied, et par quel chemin .

Le chemin

Dès l'aurore du lendemain de leur arrivée; en route . Trois voitures de charges, une cinquantaine de piétons. Ils sont déjà sous bois. Le chemin est à peine ébauché : c'est une piste rudimentaire; tantôt il contourne une souche, tantôt un tronc mort, ici, un rocher, là une colline, tantôt il grimpe un côteau, puis dévale dans une vallée.

Les roues des lourdes voitures, tirées chacune par deux forts chevaux, s'embarrassent dans les ornières et menacent de faire verser la charge quand l'une d'elles monte sur le dos d'un gros cailloux ou marche sur le pied d'une énorme racine.

Une mare d'eau, plus loin une flaque de boue; les chevaux y enfoncent bravement leurs sabots, calent jusqu'aux genoux et les roues jusqu'aux moyeux; les piétons se frayent un sentier dans les broussailles. Un hallier (5) : la hache n'a abbatu que les plus grosses branches, les petites qui se sont courbées au passage de la voiture ou de celui qui précède - lachées tout à coup - viennent cingler la figure non protégée de la main.

Arrive un marécage. On a étendu dans la vase des troncs d'arbres, côte à côte. Les crampons des bêtes déchirent les écorces et glissent et les véhicules cahotent sur cette chaussée primitive.

Les ponceaux (6) qu'on a jetés sur les ruisseaux et les torrents sont aussi faits de troncs d'arbres; seulement plus petits, quelquefois trop faibles et pas assez solidement fixés. Aussi il advient qu'ils plient et que l'un ou l'autre se rompe. Alors un des bouts bascule et va frapper un cheval dans le ventre ou le poitrail: le charretier debout tient ferme les guides et tâche de garder l'équilibre.

Les voici sur le bord d'un lac. Un bac est amarré au rivage. Une voiture traverse avec une partie des piétons: on ramène l'embarcation, une autre voiture atteint l'autre côté, puis la troisième.

Vers midi, arrêt près d'un cours d'eau. On allume un feu, on ébouillante le thé, on dévore un croûton en se reposant un peu.

Après ce long voyage en chemin de fer et en bateau, nos voyageurs n'étaient pas fâchés de pouvoir se dégourdir les jambes; aussi le matin avaient-ils entrepris la marche allègrement. Quelques-uns, partis longtemps à l'avance, précèdent les voitures à une bonne distance, d'autres immédiatement, tandis que l'arrière-garde suit de près ou de loin.

Les uns s'avancent isolés, d'autres par groupes: ils montent pesamment une côte et en descendent une autre en courant; ils enjambent des troncs d'arbres renversés et des mares d'eau. Ils crient, ils chantent, ils vont, ils vont toujours, ils s'avancent avec courage, entrain et gaieté. Puis, à ce temps de l'année, la forêt est hospitalière: les agaçantes bestioles sont toutes engourdies ou mortes.

Mais quand le soleil a disparu, un nuage de tristesse envahit le bois. Ils ne chantent plus, ils ne parlent plus, ils procèdent, tête baissée; leurs grosses bottes deviennent lourdes; ils ont hâte d'atteindre le camp.

Lanternes chinoises

Enfin, ils aperçoivent des lumières à travers les arbres. Elles grossissent et deviennent comme d'immenses lanternes chinoises. Ils ne sont pas lents à reconnaître deux grandes tentes illuminées.

- Alors le camp n'est donc pas bâti? Il va falloir coucher sur la terre nue?

- Ça ne sera pas long, crie le contremaître. Ça ne prendra pas de temps pour l'achever : tout est prêt.

- Ils arrivent... En effet, un fanal, dans chaque tente, éclaire la toile. Les voitures se dirigent vers des abris de branchages, écuries et hangar temporaires.

Devant les tentes, un feu. Autour, des ombres, assises sur des roches et des troncs d'arbres abattus, fument leur pipe, regardent arriver la caravane et toisent les nouveaux venus.

Les anciens retrouvent des amis : poignées de mains, exclamations :

- Tiens ! encore toi?... Tu ne devais plus revenir?... T'as bien fait. On va en avoir du plaisir. Comment ça va au pays?

On rit. On gouaille les nouveaux. Quelques jeunes se sentent mal à l'aise sous les feux des regards hardis et inquisiteurs; ils se trouvent bien dépaysés.

Une immense marmite, remplie de fèves au lard, repose sur la cendre rouge. Bientôt chacun retire de son sac une écuelle de fer blanc, se sert copieusement, va s'asseoir sur l'herbe ou sur une souche et avale gloutonnement ce plat substantiel.

Après cette journée de marche et la perspective du lever matinal et du labeur qui les attend, la causerie n'est pas longue. Ramasser des brassées de ramilles, les étendre sur le terre nue, mettre près de la toile sa poche de hardes pour servir d'oreiller, s'étendre sur cette dure couchette, partager une couverture (sic) de laine grise avec un compagnon, fermer les paupières, on se hâte de faire tout cela. Les uns dorment profondément, les autres revoient dans des rêves la maison paternelle qu'ils ont quittée ou refont le pénible voyage qu'ils viennent de terminer.

L'habitation

Le lendemain matin, à cinq heures, la clameur du **bugle** (7) crie aux hommes qu'il faut se lever. Les uns bondissent de dessous leur couverture, les autres ouvrent à demi les yeux, baillent, étendent paresseusement les bras, soupirent, puis finissent par se mettre debout.

A la lueur d'une lanterne accrochée à un arbre, ils font une toilette sommaire - c'est encore la nuit. Il n'y a que trois ou quatre bassins pour toute la bande. Le premier levé puise de l'eau dans une grande tonne à l'entrée de la tente, place le bassin sur une souche ou sur une roche, se débarbouille la figure avec ses mains, ensuite lance le contenu le plus loin qu'il peut et cède sa place au suivant.

Après avoir dévoré quelques tranches de pain avec du lard, ils partent pour l'ouvrage. Le contremaître a divisé ses hommes en trois équipes : les premiers doivent travailler aux chemins, les seconds hâler des troncs d'arbres; les troisièmes l'accompagner à l'endroit où doit s'installer le campement; seuls le cuisinier et le marmiton gardent la tente.

Après une marche d'un demi-mille sous des pins magnifiques, le contremaître et ses gens arrivent au bord de la

Sable (8). Ils voient là tout un chantier. Des arbres ont été abattus, juste assez pour faire place aux huttes à bâtir. Des troncs de sapins et d'épinettes de différentes dimensions et de différentes longueurs gisent ça et là. C'est bien le local (lieu) choisi; il est défendu contre les vents du nord par un haut rocher taillé à pic.

A chacun sa besogne; chaque groupe a la sienne. Les uns élèveront les murs, les autres prépareront les matériaux pour le toit, le plancher et le mobilier de la future habitation.

Six hommes soulèvent à force de bras et de reins un gros sapin ébranché long de cinquante pieds et vont le déposer sur le terrain déblayé; puis un autre qu'ils déposent parallèlement à trente pieds du premier. Deux autres troncs s'emboîteront dans ceux-ci au moyen de coches profondes et formeront un premier quadrilatère qu'on s'efforcera de niveler avec soin, puisqu'il doit former les assises du bâtiment.

Avant de placer le deuxième rang de billots, un des plus jeunes bûcherons a mis sur les premiers - tout le long - deux ou trois pouces de mousse. Celle-ci, fortement pressée par la pesanteur des arbres qui se superposent, bouche parfaitement les interstices et empêche le froid de pénétrer à l'intérieur. Il faut en donner des coups de hache pour agrandir les coches afin de bien emboîter les pièces.

Plus le travail avance, plus ardu il devient, parce qu'il faut soulever plus haut les lourds morceaux de bois.

Après trois ou quatre jours, quatre murs de dix pieds sont debout et forment un quadrilatère de cinquante pieds sur trente.

Il s'agit maintenant de pratiquer les ouvertures; la porte et deux petites fenêtres. C'est ce que font deux hommes, un au dedans, l'autre au dehors, en sciant les billots au moyen d'un godendard. Cet ouvrage fini, on introduit les pièces équarries à l'herminette, on les juxtapose à plat sur la terre nue, et c'est le plancher.

Pendant ce temps des rondins de sapin et d'épinette ont fini le plafond.

Reste la couverture : problème à résoudre. N'ayant ni bardeaux, ni tuiles, ni papier goudronné, comment protéger la demeure contre l'eau et le froid? Le génie des forêts ne s'est pas laissé embarrasser pour si peu. Voici ce qu'il a imaginé en mettant toujours la forêt à contribution.

A peu de distance s'élève une plate-forme, haute de quatre pieds, où deux ouvriers, un dessus, l'autre dessous, ont scié avec le godendard, sur la longueur et par la moitié, des sapins et des épinettes de moyenne grandeur. Ces demi-troncs ont été ensuite creusés avec une grosse gouge à manche et sont devenus comme des auges qu'on a ouvertes par les deux bouts. Il y en a un tas de toutes préparées. On les transporte, on les monte, on les fixe, une extrémité au faitage, l'autre au sommet du mur, les uns à côté des autres.

Assurément l'eau s'écoulera avec facilité dans ces nombreux conduits. Mais, entre chacun, ne réussira-t-elle pas à s'introduire et même sans difficulté dans l'intérieur de l'habitation? Ils l'en empêcheront bien. Ces demi-troncs creusés leur viendront encore en aide. Il les appliquent - dos en l'air - ceux-là - sur les interstices, unissant ainsi tous les conduits voisins et formant un tout compact parfaitement étanche.

Ainsi ont-ils résolu une partie du problème. Ce toit les protégera contre la pluie et la neige, non contre le froid. Ils s'en défendront en mettant six pouces de sable sur le plafond. Cette épaisseur de terre conservera la chaleur que leur donnera la cambuse, qui doit suppléer au poêle pas encore introduit dans la profondeur des bois.

La cambuse (9), ils y ont songé en disposant les longues pièces équarries servant de plancher. En effet, au milieu, sur une espace de six pieds sur quatre, la terre est nue. C'est la place de la cambuse. Ils y disposent, à plat, de longues pierres plates, triées sur le rivage ou dans la forêt, et ils lui font une couronne de grosses roches rondes, c'est cela qu'on appelle la cambuse. C'est cela qui fera la cuisson et qui réchauffera le gîte.

Comme la baraque (10) n'a pas de cheminée, une large ouverture, pratiquée dans le toit et le plafond, permet à la fumée de s'en aller. Mais elle est capricieuse : tantôt, quand le temps est beau et très froid, elle s'élanche tout de suite au dehors et, droite comme une colonne, monte au ciel; tantôt au contraire, quand les nuages sont bas et humides, elle s'attarde dans la cabane, elle en visite les coins et les recoins, et au grand déplaisir des gens, les saisit au nez et à la gorge et les fait tousser et éternuer.

Les hommes ont hâte de quitter les tentes où ils souffrent du froid et de l'humidité et de s'installer dans leur demeure neuve. Seulement le mobilier est encore à fabriquer; il sera rudimentaire comme le reste.

Le mobilier, c'est-à-dire les lits, de chaque côté, le long de la bâtisse, trois étages de rondins de sapin, fixés, d'un côté, aux murs, de l'autre, à des montants, allant de six pieds en six pieds, du plancher au plafond; dessus, cinq ou six pouces de ramilles : ce sont les lits.

Simultanément on a élevé dans le même style, l'écurie la forge et l'office, c'est-à-dire la cabane du contremaître.

Quand tout est prêt, il est temps. Un beau matin au sortir de leurs tentes, ils voient le sol, les arbres, les collines et les montagnes tout blancs de neige.

Ils sont fiers quand ils entrent dans leur baraque. Elle sent bon : l'arôme du sapin fraîchement coupé, parfum qu'elle ne gardera pas longtemps.

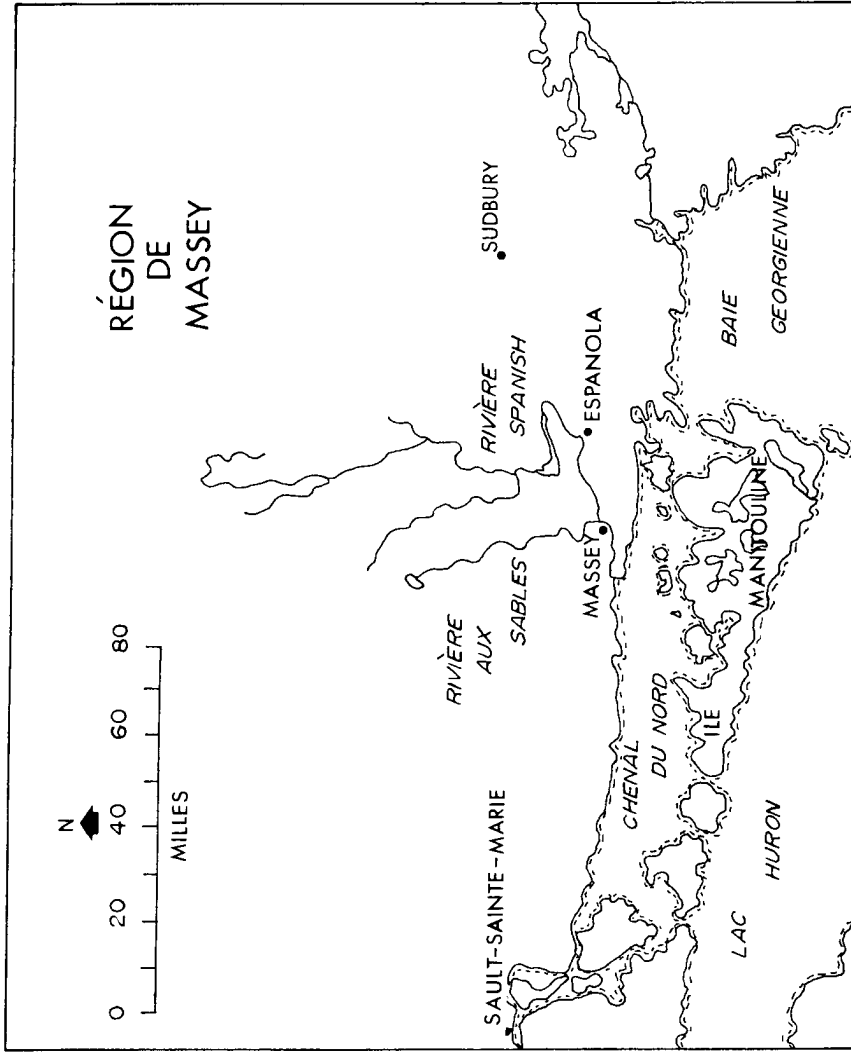
Ils s'y installent pour cinq mois.

La grande lutte

Nos nouveaux venus commencent leur vie de bûcherons, ils deviennent des soldats de la grande armée en guerre avec la forêt canadienne, guerre déclarée, il y a plus de trois cents ans, par les Français, menée d'abord avec lenteur et qui a pris, avec le temps, d'énormes proportions.

Cette superbe et gigantesque forêt canadienne, adossée aux glaces polaires, baignant les pieds de ses arbres, à l'est, dans l'Atlantique; à l'ouest dans le Pacifique, qu'avait-elle à craindre de ces Blancs venus de l'autre côté de la mer? Ne ressemblaient-ils pas à ces hommes qu'elle abritait depuis des siècles? Quel mal ceux-ci lui avait-ils fait? Ces Peaux rouges s'étaient contentés d'abattre quelques arbres quand ils en avaient de besoin pour se protéger contre la fureur des éléments. Puis ils abandonnaient le domaine qu'ils avaient défriché, domaine dont elle (la forêt) n'était pas lente à redevenir maîtresse.

Elle s'aperçut bientôt que les nouveaux venus étaient des ennemis autrement dangereux, qu'ils étaient poussés par un esprit de conquête. Elle dut retraiter,



F. C. BAMFORD



Billots sur le skidway et sur un skid.



Coukerie d'un chantier.

abandonner les bords du Saint-Laurent pour faire place à Québec, à Montréal, aux Trois-Rivières, à de nombreuses villes et villages, à de vastes campagnes, à d'immenses prairies.

La guerre n'est pas terminée.

Tout le long de ses frontières, des Blancs sont venus dresser leurs huttes, s'y installer avec leurs familles. Ils font tomber ses géants avec leur hache et lui dérobent le sol lambeau par lambeau. Elle retraite toujours vers le Nord.

D'autres, plus audacieux, pénètrent dans ces profondeurs, s'y établissent et y font leurs ravages. Mais le dessein qu'ils poursuivent n'est pas de la détruire, cette magnifique forêt, mais seulement de s'emparer des richesses dont ils ont besoin pour la construction des villes et ses demeures.

La forêt ne se laisse pas dépouiller sans offrir d'héroïques résistances. La bataille est rude et il faut la recommencer tous les jours.

Avec la hache et la scie

De grand matin, nos bûcherons sortent de leurs retranchements, luttent toute la journée et rentrent avec la nuit.

A cinq heures, le **bugle** sonne le réveil; les uns après les autres, nos hommes sautent à bas de leurs couchettes de ramilles, et vont se débarbouiller au plat de fer blanc, à la lueur de la lampe fumeuse. Puis, assis autour de la cambuse, avalent les fèves au lard avec des tranches de pain.

Une fois réconfortés, ils se rendent à **l'office** recevoir les ordres du contremaître; puis, armés de haches, de

scies, de gaffes, de leviers, de fanaux, ils se rendent par groupes aux champs d'opération. On entend dans la nuit les cris de charretiers, les crampons des chevaux qui mordent la neige durcie, le son des chaînes, les grincements des traîneaux sur le chemin glacé.

Les ombres des grands arbres, comme d'énormes fantômes, errent sur le sol blanc au passage des lumières.

Alors la musique stridente et monotone des scies commence avec le bruit sec des haches qui s'abattent sur les troncs. A chaque instant la forêt retentit des craquements des branches brisées, des arbrisseaux écrasés et du fracas des géants qui tombent. Quand le soleil paraît et dore la cime des arbres, déjà plusieurs superbes pins gisent à terre.

On a très bien décrit l'abattage à la hache : deux hommes se posent en face l'un de l'autre de chaque côté d'un arbre debout. Ils commencent à le frapper. Le géant gémit sous les coups redoublés, il frémit jusqu'aux extrémités de ses membres; les copeaux volent de tous les côtés dans la neige. Les entailles sont près de se rejoindre. L'un s'arrête, l'autre frappe encore, mais plus lentement. La mince lame de bois qui tient encore l'arbre debout fait entendre un gémissement. Les deux bûcherons s'écartent. L'arbre s'incline doucement d'abord, puis tout à coup s'effondre, écrasant les arbrisseaux, brisant ceux de ses membres qui tombent en avant et soulevant un tourbillon de neige. Les hommes poussent un cri de victoire.

Ce genre d'abattage n'est plus guère usité dans les grands chantiers. On se sert du godendard. Deux hommes s'assoient ou s'accroupissent dans la neige, au pied d'un arbre, de chaque côté, et le scient horizontalement le plus près de terre possible. Ce mode est de beaucoup plus économique.

Quand le géant est à terre, le chef de la bande mesure le nombre de billots qu'il peut fournir et lui coupe son épaisse chevelure; ensuite deux autres bûcherons le partagent en billots avec le godendard.

Pendant ce temps les "claireurs" (11) foulent avec les pieds, débarrassent avec la hache, finissent avec la pelle le chemin de sortie.

Quand les billots sont faits, on mène un cheval qui traîne un palonnier auquel est attachée une forte chaîne. La chaîne est enroulée et assujettie autour du tronc et le billot est halé (tiré) au maître chemin.

Là un fort traîneau l'attend pour le transporter au bord de la rivière avec un grand nombre de ses compagnons. Afin de sauver du temps et de l'argent, on s'ingénie à mettre sur un traîneau une charge de plus en plus grosse, une charge énorme, puis à mettre cette charge en mouvement. On a obtenu des résultats merveilleux. Par une opération heureuse, au moyen de chaînes et de poulies, ce sont les chevaux qui montent les billots sur le traîneau -les hommes n'ont qu'à diriger avec les gaffes. - Les rangs viennent se superposer aux rangs jusqu'à ce que la charge atteigne la hauteur de quinze à vingt pieds et prenne l'aspect d'une montagne. Et deux bons chevaux suffisent à l'ébranler et à la traîner parce que le chemin, arrosé tous les soirs, est tout de glace; et cette charge glisse facilement vers la berge élevée de la rivière où les billots sont entassés en piles et dorment sous la neige jusqu'à ce qu'ils soient précipités dans l'eau après la débâcle de la glace.

Tout marche en même temps: chacun sa besogne. Les bûcherons, dans la neige, quelquefois jusqu'à la ceinture, agitent la hache dans l'air et frappent vigoureusement un arbre; les scieurs accroupis font leur travail avec mesure,

les claireurs tracent les sentiers, un cheval, ici et là, traîne avec effort un gros cadavre, des montagnes glissent sur le chemin glacé et les tas de billots s'élèvent sur le bord du torrent tandis que les pins, les sapins et les épinettes continuent de s'abattre en soulevant des nuages de poussière blanche et humide.

Le lunch

Midi ! On jette à terre haches, godendards, et leviers, on attache les chevaux à des arbres et on met devant leur museau des bottes de foin.

Dès les temps héroïques, "chacun emportait son dîner, car il ne fallait pas songer à retourner au camp pour une semblable bagatelle, racontait un de ces anciens, ce repas se composait de pain et d'une tranche de lard, lequel était parfois gelé et si dur qu'il fallait le soumettre à la chaleur pour l'attendrir. Ce qui fait qu'on aimait surtout s'en passer quand l'estomac n'était pas trop creux."

Depuis quelques cinquante ans, les moeurs ont changé; les bûcherons ne dédaignent pas de retourner à l'habitation où un bon repas est préparé pour eux. Si elle est trop loin, on mange en plein air. Mais le lunch arrive tout chaud à l'heure précise dans une voiture fermée.

Assis sur des bûches, des troncs d'arbres renversés, couché dans la neige autour d'un bon feu, on se réchauffe, on dévore sa pitance, on jase, on chante, on fume sa pipe, jouissant comme on peut de cette sorte de pique-nique.

Mais la trêve n'est pas longue; sus à l'ouvrage, reprenez vos haches, vos scies et vos leviers, détachez les chevaux. La musique des haches, des scies et des chaînes recommence avec les cris des bûcherons, et les arbres continuent à tomber avec fracas en soulevant des tourbillons

de neige, les chevaux traînent vigoureusement les énormes charges de billots, et les piles s'élèvent toujours sur le rivage escarpé.

Le retour au camp

Le travail cesse avec l'arrivée de la nuit. Les travailleurs reprennent le chemin du camp. Ils ont hâte de se mettre à l'abri et de gagner leur gîte.

On conduit les chevaux vers l'écurie : les charretiers leur donnent leur ration et préparent leur litière, tandis que les autres se dirigent directement au camp et entrent par groupes de deux ou trois en badinant, chantant et sifflant.

Une lampe misérable éclaire la grande cabane. Un bon feu pétille dans l'âtre. Chaque fois que la porte s'ouvre et grince sur ses pentures de frimas, un nuage de buée s'engouffre avec les arrivants. Ils arrachent les glaçons rivés aux poils de leur moustache et de leurs habits, ôtent leur chandail ou leur blouse, en secouent la neige, s'assoient sur les bancs grossiers, enlèvent bas et chaussures, lancent celles-ci tout près de la cambuse, suspendent ceux-là sur ficelles qui traversent la pièce. La vapeur de neige fondante qui s'élève de tous ces objets, mêlée à la fumée des pipes, remplit le taudis.

Depuis quelques années, le gouvernement exige qu'il y ait une pièce destinée à faire sécher les habits et qu'un médecin visite chaque mois les campements et voie à ce que les lois de l'hygiène soient observées.

En attendant le signal du repas, ils reposent sur les bancs, toujours si rares qu'un grand nombre est obligé de s'asseoir sur leur lit. Et encore ce lit ne leur appartient pas tout entier, devant être partagé avec un compagnon.

Autrefois les repas se prenaient autour de la cambuse. Depuis longtemps le poêle a remplacé la cambuse, et, au lieu d'une seule baraque, il y en a deux, l'une servant de dortoir, l'autre de cuisine et de salle à manger, le **sleeping camp** et la **couquerie** (cuisine).

Après le souper, la veillée avec les camarades, souvent étrangers et peu sympathiques. Les uns jouent aux cartes, les autres aiguisent leur hache, l'un tournant la meule, l'autre tenant l'instrument; les scies s'aiguisent avec la lime; d'autres, assis sur les lits, les jambes pendantes, fument et content des histoires.

Épuisés par les fatigues de la journée, ils ne sont pas lents à se glisser sous les couvertures de laine grise et à s'endormir en pensant qu'il faudra se lever de grand matin pour commencer la même besogne et suivre le même règlement.

Dans l'ancien temps, tout le monde devait être au lit à neuf heures. Personne ne devait allumer de chandelle ou de lampe. Seul le cuisinier avait le privilège de faire usage d'un mode d'éclairage quelconque pour vaquer à sa besogne. La règle s'est grandement adoucie depuis.

Tandis que les braves travailleurs jouissent d'un repos bien mérité, la forêt, si tourmentée pendant tout le jour, goûte aussi un calme profond. Un silence solennel a succédé aux clameurs et aux fracas, de temps en temps, des sons de chaînes viennent de l'écurie quand un cheval change de position, ou bien une détonation se fait entendre quand le froid fait craquer les clous des murs.

Personne n'admire la splendeur d'une nuit boréale où les étoiles semblent plus grosses qu'ailleurs et scintillent avec plus d'éclat dans le pur firmament, ou bien quand, dans la clairière, les cristaux de neige brillent à la lumière veloutée de la lune.

Le sommeil des hommes n'est pas plus troublé quand rage la tempête. Protégés par un haut rocher et par la densité des arbres, bien à l'abri dans leur forteresse de bois rond, ils laissent épuiser ses efforts à tourmenter la cime des pins.

Le repos du dimanche

Qu'il arrive bien ce jour où il faut laisser de côté tout travail, où il faut donner aux membres fatigués ce repos dont ils ont besoin. Dans les bois on apprécie cette heureuse nécessité. Haches, scies, gaffes, godendards sont cois; les chevaux dans l'écurie savourent en paix leur foin et leur avoine; les hommes éreintés après leurs travaux hebdomadaires, goûtent le plaisir de ne rien faire, étendus sur leurs grabats ou fumant leur pipe, assis autour de l'âtre.

Libre à chacun d'honorer Dieu comme bon lui semble. Les patrons jugent que cela n'est pas de leur ressort. Il y eut un temps où, dans certains chantiers, composés en majeure partie de catholiques, on récitait le chapelet en commun. On dut mettre cette louable pratique de côté, quand les Finlandais surtout, gens très fanatiques, commencèrent d'envahir les chantiers. Les plus fervents, trop peu nombreux, récitent leur chapelet en leur particulier.

Dans cette description, nous avons surtout en vue les chantiers de l'Ontario. Au point de vue religieux, les chantiers de la province de Québec présentent des différences que l'on soupçonnera facilement. Ces différences sont d'ordinaire tout à leur avantage. Quel morne dimanche tout de même pour les braves gens qui viennent de nos bonnes paroisses? Les membres reposés sont satisfaits sans doute, mais les sens, les facultés de l'âme? Les yeux désirent voir autre chose que des arbres et l'intérieur de cette sombre cabane: contempler quelque spectacle grand ou divertissant; les oreilles entendre autre chose que des

plaisanteries, des contes plus ou moins invraisemblables, qui ne peuvent assouvir la faim de la vérité.

Ils se souviennent des dimanches de là-bas...l'église du village, son carillon, sa voûte dorée, ses autels étincelants de lumières et de fleurs, ses cérémonies, ses nuages d'encens, ses chants aux accords de l'orgue... les coeurs vibrant à l'unisson... la parole de Dieu par la bouche du prêtre... comme tout cela fait du bien! L'esprit illuminé par les mystères de l'au-delà, le coeur fortifié par la grâce... puis, au sortir du saint temple, la rencontre des amis, les visites, les soirées. Etre privé de tout cela c'est dur! Les bons catholiques en souffrent d'abord cruellement. La journée leur paraît affreusement longue et ennuyeuse. Mais on s'habitue vite, malheureusement! Bientôt les fervents deviennent comme les autres et ne considèrent le dimanche que comme un jour de repos.

Plusieurs, très las du labeur de la semaine, sont étendus sur leurs grabats, dormant ou lisant ce qui leur est tombé sous la main; quelques-uns, assis près du feu, raccommodent leurs habits ou jouent aux cartes; ou content des contes; d'autres, fusils au bras, errent dans la forêt, avec l'espoir de rencontrer un orignal ou un chevreuil, d'autres vont visiter les collets qu'ils ont tendus, heureux s'ils reviennent avec un lièvre ou une perdrix. Les plus fortunés sont ceux qui ont reçu une lettre de "chez nous" et qui la savourent à loisir.

Les bûcherons sont friands de nouvelles. Un journal quelconque parvient-il au campement, il est d'abord lu par le contremaître, qui le passe ensuite au commis, lequel le passe au cuisinier, celui-ci au marmiton, puis il va de main en main jusqu'au dernier qui le reçoit tout maculé, à peine lisible, en lambeaux. Car chacun l'a lu de la première ligne, de la première page jusqu'à la dernière ligne de la dernière page. Tout a été dévoré: articles sur la

politique et sur le commerce, comptes rendus, faits divers, naissances, mariages, décès, jusqu'à la plus petite annonce.

C'est une lettre qui est le plus appréciée. Le courrier est-il venu, aussitôt l'office est envahi. Les yeux suivent avidement les enveloppes qui passent de dessus le paquet au dessous dans les mains du contremaître qui lit les adresses. Quand la distribution est terminée, plusieurs sont tristes : rien pour eux; les autres, tout joyeux, emportant ce petit papier, le parcourent tout d'un trait, et en réservent la lecture attentive au dimanche suivant. Alors reposant leurs membres fatigués sur leur couche de ramilles, ils lisent et relisent ces missives souhaitées.

C'est aussi le dimanche qu'ils se mettent en train de leur répondre. Dans l'ancien temps, ce n'était pas facile. Dans le camp, ni table, ni encre; la seule ressource était d'employer le crayon qui courrait sur un morceau de papier reposant sur les genoux ou sur le bout d'un banc. Depuis, assis confortablement dans la salle à manger, ils s'acquittent plus facilement de ce devoir.

Des types

Dans les chantiers, quels sont les compagnons?

On peut les diviser en trois catégories : les vrais bûcherons, les aventuriers (ceux qu'on nomme **Jumpers** qui sautent d'un chantier dans un autre), les bûcherons par nécessité.

Les vrais bûcherons sont ceux qui vivent du bois, qui ne respirent que dans le bois, qui ne peuvent vivre hors du bois. A peine sont-ils dans une ville ou sur une terre, même au foyer familial, qu'ils sont pris de nostalgie, et malgré les prières et les instances, ils se hâtent de

retourner dans l'ombre de la forêt. Là, ils se sentent chez eux, comme le marin sur la mer, comme le prospecteur dans les lointains pays à la recherche de l'or.

Flotteurs, le printemps, scieurs, l'été, chasseurs l'automne et bûcherons l'hiver, ils s'appellent voyageurs, n'ayant pas de demeure arrêtée, fiers, indépendants, prêts à se révolter, à abandonner l'ouvrage à la moindre remarque du contremaître; cependant travailleurs consciencieux mais imprévoyants.

- Depuis combien de temps travailles-tu dans les chantiers, demandait un ami à l'un d'eux?

- Depuis 15 ans.

- Tu dois avoir amassé de l'argent?

- Pas un sou.

- Comment? Tu as été payé?

- Si, un petit salaire.

- Tout de même... nourri et logé, il ne faut pas beaucoup pour le tabac et les habits, et quand on ménage...

- C'est là le point.

- Ton argent? Où est-il allé?

- Vois-tu, quand un pauvre diable a peiné tout un hiver dans le bois, il a besoin d'une détente... il faut bien qu'il boive un peu avec les amis... qu'il s'amuse... c'est étonnant comme l'argent fond vite.

- Et tu prétends continuer à mener cette vie?

- Pourquoi pas?

- Tu es heureux?

- Sans doute. Pas de soucis dans le bois, pas besoin de se fatiguer la tête à penser et à calculer; il suffit de manier machinalement la hache et la scie. Après une journée de travail dans le froid et la neige, les fèves au lard sont appétissantes et le sommeil est profond... Que veux-tu de plus?

- Si tu tombes malade... quand tu seras vieux?

- Quelqu'un me ramassera et me trouvera bien un lit dans un hôpital.

- Tu n'es pas ambitieux.

- Je n'ai pas d'inquiétudes... la vie est belle comme ça.

- Un sauvage a plus d'ambition, pensa l'autre.

Scieurs l'été. Pas tous. Bon nombre travaillent dans les moulins à scie échelonnés sur le bord du Chenal du Nord; d'autres retournent passer quelque temps dans leur famille; quelques-uns - sont-ils nombreux? - je l'ignore, je tiens les détails qui suivent du docteur Desorcy, du Sault-Sainte-Marie, médecin visiteur des chantiers de Michipicoton, quelques-uns, dénués de toute ambition et de toute prévoyance, après avoir dépensé en folies ou s'être fait voler l'argent gagné à l'abattage et au flottage, et ne voulant pas travailler, forment un groupe, se procurent quelques provisions, de la farine, des fèves, du lard, du thé, du tabac... et vont camper sur le bord d'un lac. S'ils trouvent un vieux **shack** abandonné, ils le réparent, le nettoient un peu et s'y installent tant bien que mal.

Puis, formant une singulière communauté, ils passent une partie de la journée étendus sur leur lit de ramilles, tendent l'hameçon ou poursuivent du gibier quand le besoin se fait sentir - et une partie de la nuit à jouer aux cartes et à conter des contes dans un nuage de fumée afin de se protéger contre les moustiques et les brûlots, vivant au jour le jour, n'ayant d'autres soucis que de manger, de dormir et de fumer leur pipe.

Ces tristes types ont des traits de ressemblance avec ceux de la deuxième catégorie de bûcherons qu'on nomme **jumpers**, mais ils valent mieux; ils ne sautent pas continuellement, eux, d'un chantier à l'autre. Une fois à l'ouvrage dans un chantier, ils persévèrent jusqu'au printemps.

Autrefois, c'était la coutume, la constance étant moins difficile. Depuis longtemps les conditions sont changées; les moyens de transport sont trop nombreux, la tentation est trop forte pour plusieurs. Les compagnies le savent; aussi se résignent-elles à voir leurs hommes divisés en trois équipes; une qui travaille, une qui s'en va, une troisième qui s'en vient. On trouve les sauteurs dans les équipes de ceux qui s'en vont et de ceux qui s'en viennent, rarement dans celles de ceux qui travaillent. S'ils manquent des forces physiques nécessaires, ils sont dignes de pitié. Mais la plupart sont de jeunes aventuriers qui ont en horreur tout travail - mauvaises têtes, coeurs lâches - toujours mécontents, trouvant à redire sur tout, se plaignant de tout, sabotant l'ouvrage quand ils le peuvent, sous prétexte que la Compagnie les exploite - ce qui est vrai souvent - mais ne gagnant rien.

Pauvres enfants d'un père ivrogne ou d'une mère volage, élevés dans les rues d'une grande ville; ou bien de bons parents, élèves d'une bonne école, mais "moutons noirs", caractères rebelles, ayant fui le toit paternel pour courir l'aventure. Ils ont abandonné toute pratique

religieuse et même toute prière, esclaves de la détestable et coupable manie du blasphème, la peste des chantiers.

Ils essaient tous les chantiers d'une région pendant l'hiver et arrivent à la fin, pas un sou en poche, heureux s'ils n'ont pas été coffrés pour quelques mauvais coups.

Tristes vies qui préparent souvent une triste mort.

Je rencontrais un de ces sans dessein. Accusé d'avoir tué puis volé un de ses camarades - un brave celui-là - qui venait de recevoir son salaire bien gagné, il fut proclamé non coupable par le jury et acquitté par le juge, convaincu, lui, de sa culpabilité devant des preuves évidentes, conviction partagée par un grand nombre. Deux ans après, une machine lui enlevait un bras, et il se noyait l'année suivante.

Le docteur Désorcy me racontait le trait suivant : deux jeunes bûcherons abattaient un arbre, le frappant de toutes leurs forces, égayant le travail de paroles grivoises et blasphématoires. Tout à coup l'un d'eux proférant un horrible blasphème dans un accès de colère, assène un violent coup de hache. L'arbre cède, et, en tombant accroche la branche d'un arbre voisin qui le fait dévier. Le malheureux n'a pas le temps de se garer. Il est renversé, ayant reçu le coup en pleine poitrine. Les compagnons volent à son secours, le dégagent et l'emportent dans la hutte. Lui, pour remerciement : "Attention, bande de fous, vous me faites mal". On étend une couverture sur le plancher, on le met dessus. Du sang monte à la bouche, indice d'une lésion interne... avec le sang il vomit des blasphèmes.

Un des vieux, témoin de la mort de plus d'un de ses amis, voit que l'état est grave. "Cesse de blasphémer, misérable," dit-il. "Rentre en toi-même, tu n'en as pas pour une heure..."

- Dis ton acte de contrition !
- Laisse-moi tranquille, ça fait mal ! Un autre blasphème.
- Prie... tiens prends mon chapelet.
- Garde-le, je n'en ai pas besoin.
- Mes amis, dit le vieux, il faut prier pour lui. Il s'en va au diable. Et voilà que ces rudes bûcherons s'agenouillent, tirent leur chapelet de leur poche et commencent à le réciter.

La figure du mourant exprime la douleur et la rage; s'il desserre les dents, ce n'est que pour laisser passer les paroles accoutumées.

Un des assistants lui met son chapelet sur la poitrine.

Il expire.

Pendant cette scène, dans un coin de la cabane, une demi-douzaine de jeunes gens, ses amis, sont là debout, impassibles, un rire moqueur sur les lèvres.

Le lendemain, un traîneau emportait le cadavre dans un village voisin.

Mort affreuse. Non moins déplorable l'attitude cynique des mauvais compagnons devant leur ami expirant, prêt à paraître devant Dieu. Ont-ils encore la foi?

Ils sont l'exception. Trop nombreux cependant. D'autres jeunes appartiennent à la troisième catégorie de bûcherons : pères de famille, fermiers, ouvriers. Pressés par le besoin, ils ont quitté la ville ou la campagne pour

venir dans la forêt, gagner l'argent qui leur permettra d'achever de payer leur terre, de l'améliorer, de subvenir aux nécessités de leur famille, d'aider leurs parents ou de se préparer un avenir.

Travailleurs sérieux, honnêtes et courageux, ils souffrent sans doute d'être séparés de la femme et des enfants, mais afin de leur procurer le bonheur, ils peinent vaillamment dans la forêt. D'aucuns ont le coeur rempli des plus nobles sentiments.

Étant vicaire dans la paroisse de l'Immaculée-Conception, j'eus la bonne fortune de lire quelques lettres d'un Montréalais, Napoléon Laflamme, obligé par la nécessité d'hiverner dans les bois au nord de Sudbury. J'en donne quelques extraits. Ils dévoilent un coin de l'âme de quelques-uns de nos bûcherons.

5 novembre 1922

Chère épouse,

Quelques lignes en réponse de la tienne, laquelle me fait grand plaisir de vous savoir tous bien, il en est de même pour moi.

Bien, je vais avoir un mois de fait, samedi prochain. Malgré tout l'ennui et la misère, le temps passe. Je vais t'envoyer quelque chose à la prochaine. J'espère que vous ne manquez de rien.

Je te remercie beaucoup pour les journaux que j'ai reçus.

Nous sommes à l'abri du mauvais temps à présent. Nous avons un beau camp. Ça serait

plus encourageant si les gages (salaire) étaient meilleures. Je travaille encore aux bâtisses. Nous en avons encore 4 ou 5 à élever. Nous en avons 5 de faites.

J'espère que vous êtes tous bien et que maman n'est pas pis. Parle-moi donc un peu plus de Cécile, si elle a encore son rhume. J'en suis bien inquiet.

Embrasse les petites filles pour moi, qu'elles demandent à Dieu de me conserver en bonne santé d'ici mon retour...

P.S. Dis à A.G. d'envoyer par express un accordéon à F.C.

C'est la lettre des bons souhaits pour un joyeux Noël et une bonne et heureuse année, accompagnée d'un cadeau. Il adresse quelques mots à chacun de ses enfants.

24 décembre 1922

A Laurette :

A l'occasion de Noël et du Nouvel An, je t'écris afin de t'envoyer comme d'habitude, en ma qualité de père, ma bénédiction. Qu'elle vienne directement de Dieu, avec les meilleurs souhaits... Sois bonne fille. Tâche d'avoir bien soin de ta mère et de tes petites soeurs. Accepte ce cadeau de ton père qui ne t'oublie pas.

A Annette :

Je t'envoie ma bénédiction à l'occasion du premier de l'An avec mes meilleurs souhaits. Sois toujours une bonne petite fille et Dieu t'aidera. N'oublie pas de prendre bien soin de ta petite soeur Cécile et écoute bien ta mère. Accepte ce cadeau.

A Cécile :

Chère bébé à papa. Je t'embrasse en te souhaitant un heureux Noël et une bonne et heureuse année. Sois bonne petite fille pour maman et tes grandes soeurs. Papa a bien hâte d'être encore une fois avec vous autres dans une couple de mois... Prie pour papa afin qu'il ne lui arrive rien d'ici à ce temps-là. Un petit cadeau pour toi, Cécile, avec la bénédiction de ton papa qui ne t'oublie pas.

7 janvier 1922

Chère épouse,

J'ai toujours hâte de recevoir tes lettres. J'espère que Dieu va vous préserver de tout malheur. Pour moi, je suis bien et travaille toujours. Je me suis bien ennuyé à Noël et le jour de l'An. Je me demandais comment ce temps se passait à la maison.

Tu remercieras les petites filles de leurs bonnes lettres et bons souhaits.

Enfin, j'ai hâte d'être de retour car je m'ennuie beaucoup. Envoie-moi des journaux.. Ça fait passer le temps.

Le **foreman** (contremaître) m'a donné des journaux de Toronto, une chance !

4 février 1922

Ça ne sera pas long à présent, peut-être quatre ou cinq semaines. Ici, hier et aujourd'hui ont été les deux jours les plus froids que j'ai jamais vus dans ma vie...

Je vous remercie beaucoup des portraits que vous m'avez envoyés. Les gens ont trouvé que j'avais une jolie petite famille. Je remercie Cécile de sa bonne petite lettre. Qu'elle fasse bien attention à son rhume....

Le coeur d'un père vraiment chrétien a dicté ces lignes.

Cependant, à cause de l'atmosphère où ils vivent, même ceux dont la foi semble le plus robuste, glissent, s'ils n'y prennent garde, dans l'indifférence et dans l'ignorance de plusieurs de leurs devoirs religieux.

Un jour, un nouveau venu déplorait la privation de tout office de piété :

- Les dimanches, dans les chantiers, comme on s'ennuie !

- Bah ! répond un de ces braves et bons forestiers. Je ne m'ennuie pas, j'ai de quoi m'occuper.

- Après six jours de rudes travaux, se rassembler dans une belle église, voir de belles cérémonies, entendre du beau chant, un bon sermon, prier....ça fait du bien et ça donne du courage pour bien vivre.

- Pour moi, j'avoue que, là-bas, à Hull, pauvre, sans habits décents, je n'allais pas souvent à la messe. Donc je ne vois pas beaucoup de différence ici...Oh ! je crois en Dieu, je le prie de temps en temps dans les dangers surtout; je suis honnête, je travaille fort afin de pourvoir aux besoins de ma famille. Je ne perds pas mon temps, je n'approuve pas ces jeunes vauriens qui gâchent l'ouvrage. Je fais mes Pâques quand j'ai la chance de rencontrer un prêtre. Je me crois un bon catholique.

- Sans doute. Dieu ne demande pas l'impossible. Impossible d'entendre la messe le dimanche puisqu'il n'y a pas de prêtre dans les environs. Tout de même c'est triste. Nous sommes bien exposés à oublier le peu que nous avons appris au catéchisme et à devenir indifférents en fait de religion.

- Que voulez-vous qu'on fasse? Pourvu que nous demeurions honnêtes et que nos familles ne souffrent pas...

- C'est un moindre mal. Je crains cependant que nous ne devenions que de pauvres catholiques.

En effet, souvent ces bons catholiques, comme ils s'appellent, de retour dans leur village où il y a prêtre et église, ne se font aucun scrupule de manquer la messe le dimanche, et, quant à leurs devoirs de père de famille, ils semblent les ignorer.

Quoiqu'il en soit, la présence du prêtre dans les chantiers est généralement bienvenue. J'eus le plaisir de le constater quand je visitai ceux qui avoisinaient Massey.

Massey

Le 11 août 1903 à 1 h. de l'après-midi, le convoi du Pacifique Canadien, se dirigeant vers le Sault-Sainte-Marie, parti la veille de Montréal, à 9 h. 15 du soir, après avoir parcouru 497 milles, stoppe quelques instants à la station de Massey, village de 800 âmes, situé dans le district d'Algoma, à 58 milles de Sudbury.

Je descends.

Du quai, il m'est facile de voir l'église blanche, se détachant, avec son clocher, sur le fond vert de la colline.

Au seuil du presbytère, le P. Eugène Tourangeau me souhaite la bienvenue. Je dois le remplacer comme curé de la petite paroisse; l'obéissance l'appelant au Sault-Sainte-Marie, Michigan, où un important ministère lui est confié.

Le village de Massey est assis au confluent de la rivière Sable et de la rivière de l'Espagnol. Tandis que la Sable, tapageuse, bondissant sur les cailloux, s'engouffre dans un étroit couloir, taillé à pic dans le roc, puis apaisée et dilatée, entre dans la rivière de l'Espagnol; celle-ci, silencieuse, roulant ses eaux profondes vers le Chenal du Nord, qu'elle atteindra, douze milles plus loin, ne laisse pas soupçonner au village sa proximité, tant ses berges sont hautes et boisées.

L'angle formé par les deux rivières, est occupé par les bureaux, les hangars, et les écuries de la Spanish Lumber Co.; ils disparaissent presqu'entièrement dans un bouquet de sapins.

La rue principale du village, sablonneuse comme les autres, est perpendiculaire à la voie ferrée qui le traverse de l'est à l'ouest et est parallèle à la rivière de l'Espagnol.

Le gros village est au sud de la voie. On y voit l'église publique, l'église protestante, quelques magasins. Un de ces magasins est tenu par M. Cadotte. Le nom de cet excellent citoyen mérite d'être conservé. Les missionnaires, avant la construction du presbytère, et les religieuses de passage ont toujours reçu chez lui la plus cordiale hospitalité.

Au nord de la voie, l'église catholique et le presbytère et, depuis, l'école séparée.

Une demi-douzaine de sapins montent la garde devant la galerie du presbytère; ça et là dans le village, des sapins élèvent la tête au-dessus des maisons; il en est cerné; et, à quelques centaines de pieds de l'église, c'est déjà la forêt de sapins.

L'endroit où s'élève aujourd'hui le village de Massey (nom de l'un des ingénieurs du Pacifique Canadien) a été tout d'abord un campement de bûcherons.

Le 22 janvier 1882, le P. Beaudin visita le chantier et y chanta la première grand'messe. Mais ce fut le P. Joseph Hanipaux qui, en mai 1868, offrit pour la première fois le saint sacrifice de la messe sur les bords de la rivière de l'Espagnol, au **Creek** de la Cloche, quatre milles en aval. Plusieurs Pères de Wikwemikong y vinrent ensuite à tour de rôle y exercer le saint ministère.

En 1889, le P. Beaudin, trouvant en cet endroit un noyau de catholiques, y bâtit une chapelle-école, dans l'espoir de voir s'y élever plus tard une église.

Mais ses vœux ne furent pas comblés, l'église s'éleva à quelques centaines de pieds de la station de Massey où un grand nombre de catholiques, la plupart "voyageurs" et ouvriers de la forêt, étaient venus s'établir, en 1888.

En 1890, le P. Eugène Lefebvre construisit le presbytère dont le rez-de-chaussée devait servir de chapelle. En 1894, le P. Paul Nadeau bâtit l'église actuelle sous le vocable de l'Immaculée-Conception. Il fut curé de la paroisse de 1891 à 1895.

Les Pères Pierre Hamel, Eugène Lefebvre et Eugène Tourangeau avaient fini de l'organiser. Massey avait ses offices religieux, les dimanches et fêtes; la communion du premier vendredi du mois était en honneur, l'Apostolat de la Prière et d'autres sociétés y étaient florissantes. Je n'avais donc qu'à marcher sur les traces de mes prédécesseurs et moissonner où ils avaient semé.

Noël ne se fit pas attendre. C'est bien la fête joyeuse entre toutes, chez les sauvages comme chez les blancs, dans la cabane du missionnaire, dans l'humble chapelle d'un village comme dans les magnifiques églises des grandes villes.

De pompeuses cérémonies ne se déroulent pas dans l'église de Massey, de puissantes chorales ne se font pas entendre, il n'y a pas d'illuminations féériques: c'est la crèche avec ses sapins, la messe de minuit, le plain chant, les pieux cantiques, les nombreuses communions.... Avant de partir, le P. Tourangeau m'avait dit: "En hiver il faudra visiter les chantiers....c'est dur!"

La visite aux chantiers

Le temps de m'exécuter était arrivé. Un beau jour de janvier 1904, je pars donc en compagnie de Franck Dyell, mon cocher et bedeau. Il mène un bon petit cheval tirant un véhicule plus ou moins primitif. Nous ne tardons pas à nous enfoncer dans la forêt. Nous n'avions qu'à monter la côte derrière le presbytère et nous y étions.

Le chemin monte et descend, serpente autour des collines, plonge dans une vallée, grimpe sur un plateau. D'abord il traverse tout un peuple de jeunes sapins et de jeunes épinettes, durs et pleins de vigueur, sortis du sol occupé par leurs ancêtres, abattus par la hache de l'homme, il y a 20 ou 30 ans.

Après cette zone de vie, c'est une terre désolée par les incendies. Une multitude de longs squelettes calcinés se tiennent debout dans la neige.

Puis la vie reparaît, tout est blanc. Une tempête a passé, les branchages ploient sous le poids d'une épaisse couche de neige. Les arbustes, tout en gardant leurs formes sont blancs.

Sur un plateau, un magnifique panorama réjouit la vue : des collines et des vallées, couvertes de pins verts, des lacs et des rivières disparaissant sous un tapis de neige, au-dessus le ciel bleu. Que ça doit être plus beau l'été ! Qu'il ferait bon y vivre ! Mais non, sous cette couche de neige, il n'y a que roches et sable : terre inféconde, bonne seulement pour les sauvages, les bêtes et les pins.

Nous plongeons encore en plein bois et nous dévallons. Tout à coup une éclaircie. Est-ce un champ cultivé ? C'est la nappe glacée d'un lac sous neige. Plus loin une large avenue : c'est une rivière. Nous la quittons pour le bois.

Tout à coup une fumée au-dessus des arbres. Un aboiement. La porte d'une cabane s'ouvre et laisse voir une femme et des enfants aussi contents de voir des visiteurs que ceux-ci sont heureux de descendre de voiture et de se dégourdir à la douce chaleur d'un poêle. L'homme s'occupe du cheval et la femme prépare le dîner et met la table. C'est pauvre mais c'est propre.

Nous sommes à une de ces "hôtelleries" que nous rencontrons de distance en distance sur les chemins des chantiers. Elles sont là, à 12, à 20, à 30 milles du lieu de ravitaillement.

Dans un autre voyage, nous arrivons à un camp abandonné. Un vieux garçon est seul pour l'entretenir et en faire les honneurs. Comme les premiers occupants n'ont pas fait le nettoyage avant de partir, celui-ci n'a pas eu le temps ou le coeur de le faire. Les ustensiles de cuisine sont à l'avenant. Une matinée au froid aiguise l'appétit et l'appétit est le meilleur assaisonnement. J'en fis l'expérience.

Mais l'arrêt n'est pas long. Encore la moitié de l'itinéraire à parcourir. Il faut arriver avant la nuit. En route!

Quand on part le matin par un beau soleil, l'air vif qui fouette la figure ne fait que stimuler l'activité du sang et donne une impression de bien-être, l'arôme des pins paraît délicieux, et les vastes déserts de neige ont quelque chose de fascinant.

La raison en est qu'avant de partir, on s'est bien prémuni contre le froid. Fourrures du castor ou du rat musqué, du chat sauvage ou du monton de Perse, transformées en toques, pardessus et mitaines; peaux d'ours ou de chèvre devenues de grandes robes de carriole secondent la

chaleur du corps et l'aident toute la journée à repousser victorieusement les attaques de son ennemi.

Mais quand le soleil décline, puis disparaît derrière la cime des pins, on perd un auxiliaire précieux, tandis que le froid voit augmenter ses forces par l'arrivée des ténèbres et de l'humidité de la forêt. Il redouble ses efforts et réussit presque toujours à s'insinuer à travers les remparts épais et soyeux; il commence à mordre les extrémités des mains et des pieds et à faire passer sur le dos et les membres des lames glacées. Il faut se donner du mouvement.

Quand la forêt devient de plus en plus sombre et froide, quand le cheval fatigué ralentit son allure, au lieu de l'augmenter afin d'arriver plus vite, quand les membres s'engourdissent, le froid semble pénétrer même jusqu'au coeur du missionnaire.

Qu'est-ce qui le glace? Pour le jeune qui débute, c'est le souvenir du sombre tableau qu'on lui a fait des chantiers; pour les anciens, la pensée de la besogne qui l'attend, de la réception qu'on va lui faire, des choses qu'il va dire, c'est peut-être l'effroi de Saint-Paul, c'est l'ennui, la crainte, le dégoût qui assaille l'âme de l'apôtre sur le point d'entreprendre une oeuvre fructueuse pour les âmes.

Enfin, nous sommes dans le chantier. Un, deux, trois chemins viennent s'embrancher au principal. Lequel conduit au camp? Comment le reconnaître? Il est de la plus haute importance de le prendre. Autrement l'aventure du P. Théodore Desautels et d'un médecin cheminant de compagnie pourrait bien se répéter. L'ayant manqué, ils en essaient plusieurs, allant et venant, espérant de trouver le bon, ils se décident à passer la nuit à la belle étoile par un froid de zéro. Ils attachent le cheval à un arbre, allument un feu, s'assoient tout près sur une souche, se

protègent le dos avec les robes de carriole et, l'estomac vide - pas même une croûte à se mettre sous la dent - ils attendent l'aurore. Le lendemain matin, les bûcherons, se rendant à leur travail vinrent à leur secours.

Nous ne nous sommes pas trompés : deux ou trois panaches de fumée, un sombre assemblage de cinq ou six baraques en troncs d'arbres sous le toit des pins. Une des longues cabanes sert de dortoir; l'autre, de cuisine et de salle à manger, une troisième d'écurie, une autre plus petite, de forge, enfin, la dernière est appelée l'office.

Nous nous arrêtons devant celle-ci, c'est-à-dire à la porte de la hutte occupée par le contremaître et le commis.

Elle est petite. A gauche, près de la fenêtre, deux tables primitives qui servent de bureaux, des étagères garnies de hardes, d'instruments indispensables aux hommes; au fond, dans les angles deux lits doubles; au centre le poêle.

Si, dans le passé, les missionnaires ont été parfois malmenés, ils sont bienvenus à présent; car protestants comme catholiques constatent l'heureuse influence de leur visite aux chantiers. La réception sera plus ou moins cordiale, plus ou moins froide, selon le caractère et les dispositions du **boss**. Ordinairement, c'est le **make yourself at home**.

Pour assurer le succès du voyage, il ne suffit pas d'être accepté par le contremaître, il faut aussi gagner les bonnes grâces d'un autre important personnage et conquérir les sympathies de la gent forestière.

Il y a certaines formalités à observer et les missionnaires qui, par ignorance, s'en sont dispensés, se sont

heurtés à des obstacles qui ont compromis en partie la réussite de leur visite.

Après donc avoir salué le contremaître, le prêtre doit aller rendre ses hommages au cuisinier, lequel a charge de la cabane qui sert de cuisine et de salle à manger.

Comme cette dernière pièce est la plus convenable pour les assemblées, il importe que le seigneur de la dite pièce y mette de la bonne volonté, montre de la diligence pour tout ranger le plus tôt possible après le souper et donne au prêtre l'aide qu'il lui faut.

Une courte visite dans son département, une bonne poignée de mains, quelques bons mots, je n'eus garde d'omettre ce numéro du programme et tout alla bien. Puis je passe au dortoir (au **sleeping camp**). Une lampe fumeuse éclaire cette hutte au plafond bas aux deux rangées parallèles de lits superposés, où tout est gris sombre. Je m'entretiens avec quelques malades.

Bientôt les hommes arrivent par groupes de trois ou quatre. Ils badinent, ils chantent, ils sifflent en rentrant. Soudain ils deviennent cois : ils m'ont aperçu. Ils me toisent, baissent la vue et lancent au compagnon une réflexion à voix basse.

Je fais le tour, donne la main à chacun, et tâche de déchiffrer sur les figures à qui j'ai affaire. Quelques-unes sont rébarbatives.

Puis c'est le souper. Les rangées de longues et étroites tables parallèles me rappellent un réfectoire de collège. Je reste étonné devant l'abondance des mets, surtout des pâtisseries, accumulés sur les tables. Ce n'est plus le menu simple (simpliste) d'autrefois, de la soupe aux pois et des fèves au lard. On en sert encore, mais aussi de la

viande fraîche, des légumes et quantité de plats sucrés. Le repas se prend en silence comme chez les moines. Dans les communautés cette règle du silence a pour but de favoriser le recueillement intérieur, ici, c'est en vue d'éviter la perte de temps et les désordres.

Tandis que je m'entretiens avec le contremaître dans l'office, le cuisinier et son marmiton se hâtent de desservir, de laver la vaisselle et de préparer la salle.

Vont-ils venir? Vont-ils venir nombreux? Le sermon que j'ai préparé va-t-il leur convenir? Telles sont mes pensées en me rendant à la salle à manger.

Singulier lieu de réunion! Les tables n'ont pas changé de place. Elles sont même mises pour le déjeuner du lendemain.

Les hommes arrivent par pelotons et s'assoient sur les bancs le long des tables, de manière à ne pas tourner le dos au prédicateur.

Les protestants restent assis quand les autres s'agenouillent pour la prière et le chapelet. Vient ensuite l'instruction. En envisageant cet étrange auditoire, je sens tout de suite qu'il m'est sympathique.

Ces rudes travailleurs, plus ou moins débraillés, les uns à la barbe et aux cheveux blancs, les autres imberbes, les uns catholiques les autres protestants me dévorent des yeux. Leur esprit et leur coeur ont faim et soif du vrai et du bien, dépourvus qu'ils sont de tout aliment au fond des bois où ils n'entendent jamais autre chose que des contes et des récits d'aventures.

A la parole du prêtre l'image de l'église paroissiale surgit devant eux avec ses souvenirs. Ils se rappellent les

grandes vérités qu'ils ont apprises au cathéchisme et aux instructions du curé; ils se rappellent que, pour le dur travail auquel ils sont soumis, ils doivent ambitionner encore une récompense autrement durable que le maigre salaire qu'ils gagnent et les quelques jours de divertissements du printemps. Un Maître règne là-haut, il est tout puissant, il les voit sans cesse, il veut être servi fidèlement. Il les aime et veut leur bonheur. Leurs péchés l'ont irrité, il faut détourner sa colère par la pénitence. Il faut profiter de la visite du prêtre pour se réconcilier avec lui et s'assurer sa bienveillante protection.

Les protestants ne sont pas les moins attentifs. Si le prêtre est déjà consolé en voyant la doctrine céleste bue si avidement par cette terre desséchée, il l'est encore davantage quand ces hommes s'approchent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Car son but, en venant les visiter, n'est pas seulement d'apporter à leurs âmes altérées la parole de Dieu, mais d'y mettre aussi la paix et de les nourrir du corps de Jésus-Christ.

Il termine donc par une invitation pressante à la confession. Dieu bénit les paroles de son serviteur et sa grâce touche les âmes. Les auditeurs sortent mais c'est pour revenir aussitôt les uns après les autres.

Le cuisinier ou son marmiton a préparé le confessionnal. Au fond de la salle à manger, il a cloué en diagonale une longue couverture de laine grise, et dans l'angle obscur, tapissé de frimas, il a mis une boîte vide ou une caisse.

Comme le feu s'en va s'amortissant, qu'il fait déjà froid, je revets mon "capot de poil" et mets par dessus mon étole. Je m'assois sur ce siège primitif et attends les pénitents qui se décident à venir s'agenouiller à mes genoux sur le plancher fait à coups d'herminette et glacé.

Est-ce que cette pratique de la confession ne montre pas son origine divine? Si les protestants qui en sont témoins se donnaient la peine de réfléchir... Quel motif humain peut porter un homme, fatigué d'une journée de voyage, à rester jusqu'à une heure avancée de la nuit dans cette position incommode et les autres - esprits forts parfois - à venir lui faire des aveux si humiliants?

Dieu récompense la bonne volonté de son ministre. Infailliblement à chacune de ses visites, la grâce divine amène à ses pieds quelques grands pécheurs. Depuis de longues années, ils n'ont pas fait leurs pâques; le démon les tient dans les chaînes de nombreuses mauvaises habitudes qu'il semble impossible de briser; plus d'une fois, dans l'église de leur village ou ailleurs, ils ont entendu l'appel du Coeur de Jésus. Toujours ils ont fermé l'oreille de leur âme, toujours ils résistent, toujours ils retardent. Voici que dans la solitude des bois, ils font un effort héroïque, ils décident de se confesser et ils le font avec des marques non équivoques d'un vrai repentir.

Le dernier pénitent s'est relevé et est disparu. Je me lève un peu brisé. Je suis seul. Je traverse la pièce demi-obscur en longeant les tables, éteins la lampe et gagne la porte.

Je puis enjamber rapidement le court espace qui me sépare du bureau. J'aime mieux faire une pause, emplir mes poumons d'air frais et jouir quelques instants de la splendeur d'une nuit boréale sous bois. Les étoiles semblent plus grosses, elles scintillent avec plus d'éclat dans le pur firmament. Une détonation ou deux troublent seules l'imposant silence - c'est le froid qui fait craquer les clous dans les murs. - Là, une cinquantaine d'hommes reposent dans la grande hutte noire. Plusieurs viennent de se coucher le coeur plus léger, l'âme en paix dans l'amitié de Dieu recouvrée.

Quand j'entre dans l'office, le contremaître et le commis ronflent déjà depuis longtemps, le feu est presque éteint. Je me hâte de me mettre sous les couvertures grises. Je tâche de dormir. Je dois me lever bon matin. En effet, si le prêtre est bien reçu, s'il lui est permis d'accomplir toutes ses fonctions sacrées, c'est à la condition qu'il ne changera rien à l'ordre du jour, et qu'il n'abrégera pas d'une minute le temps du travail. Aussi à quatre heures, je suis debout ainsi que les fervents qui communieront.

La salle à manger n'est guère réchauffée. Je prépare l'autel. Je range la vaisselle à l'extrémité d'une table, place la pierre contenant des reliques de martyrs que je recouvre avec les nappes bénites, dispose le mieux que je puis les crucifix et les chandeliers.

Les cloches matinales des villes n'ont pas encore sonné l'angélus lorsque commence dans la solitude des bois, l'acte le plus grand, le plus solennel, le plus sublime de la religion, le saint sacrifice de la messe.

Quelle différence entre ce pauvre réduit mal éclairé et nos riches églises resplendissantes de lumières, entre la table grossière qui soutient la pierre sacrée et les autels de marbre ou de bois sculpté; entre ces rustiques bûcherons en blouses de travail, agenouillés, ça et là, la tête dans les mains, les coudes sur les bancs ou sur les tables garnies pour le déjeuner et les foules pieuses, adorant Dieu avec un profond respect dans les splendides nefes peuplées de statues et d'images de saints !

Cependant dans ces endroits si dissemblables, ce sont les mêmes prières qui se récitent dans la même langue, accompagnées des mêmes cérémonies; les mêmes ornements revêtent les prêtres, et c'est le même Jésus en personne, qui à la voix de son ministre, descend du ciel,

s'immole et s'offre à Dieu, son Père, pour le salut de ces rudes travailleurs dont les âmes ne sont pas moins chères que celles de leurs frères plus fortunés. Il vient dans leurs poitrines par la sainte communion, pour s'unir intimement à eux, pour les élever au-dessus des choses terrestres et déposer au fond de leur être la germe de la résurrection glorieuse.

Après une courte action de grâces, le déjeuner, puis le labeur quotidien. Comme ils se sont couchés, la veille, l'âme rassénérée, ils retournent au travail, ce matin, le cœur plus courageux. Le souvenir du Fils de Dieu, ouvrier ainsi que sa grâce, les animent, et, accompagnés de la musique des scies, des haches et des chaînes, ils recommencent avec plus d'entrain leur labeur et leurs chansons.

Comme gage de leur reconnaissance, ils ont offert au missionnaire une offrande généreuse.

Avant de partir pour le chantier voisin, j'eus le temps de faire un tour dans le bois et de voir les hommes à l'oeuvre.

Chemin faisant, je ne songe plus guère à admirer la forêt, qui ressemble singulièrement à celle d'hier. Le sommeil qui j'ai négligé la nuit dernière veut prendre sa revanche. L'assoupissement me gagne bientôt. J'enfonce mon menton dans les fourrures, ferme les yeux, laissant à mon compagnon le soin de conduire.

Tout à coup comme une pelletée de neige en pleine figure. J'ouvre les yeux. Je me vois dans un banc de neige. La voiture a versé. Comme rien n'est cassé, que nous ne nous sommes pas fait mal dans la belle neige fine, nous continuons notre route. Je me rappelle que, l'automne dernier, j'ai fait une chute plus désagréable, dans la boue et l'eau glacée.

Nous arrivons à un village sylvestre bâti sur le même plan que celui que nous venons de quitter. Même programme que la veille et le matin. Comme personne ne me remplace, après trois visites, je retourne passer le dimanche à Massey, et, la semaine suivante, je reprends la besogne interrompue. Une fois, un confrère ayant bien voulu prendre ma place, je passai le dimanche dans un chantier où les Canadiens-français étaient en grand nombre. Un ancien enfant de chœur servit à l'autel, d'anciens chantres de paroisses chantèrent la messe en plain chant.

Le nombre des chantiers visités pendant un hiver varie. Des prêtres en visitent dix, d'autres, 15, 20 et plus. Pour moi, je n'en visitai que neuf. Assez toutefois pour savoir ce que c'est.

Lorsque l'estomac délabré par une nourriture trop forte, les os brisés par les voitures et les couchettes de branches de sapin, la tête fatiguée par le manque de sommeil, le missionnaire sort du bois, après avoir terminé la dernière visite de la saison, inconsciemment il pousse un soupir d'aise, en même temps que ses yeux accoutumés à la demi-obscurité de la forêt sont éblouis par la clarté éblouissante qui baigne le clocher de sa chapelle.

Son modeste presbytère lui semble un palais.

Comme je l'ai dit, je voyageais en compagnie de mon cocher et bedeau. D'autres missionnaires accompagnent un de ces traîneaux faisant le service d'approvisionnement entre les chantiers et les magasins des compagnies. Tantôt il est juché sur des balles de foin pressé ou autres marchandises, tantôt il suit la voiture traînée par deux forts chevaux. D'autres, plus fortunés voyagent avec le surintendant, le **walking boss**, comme on l'appelle, en route pour visiter les chantiers de la compagnie. C'est le plus rapide et plus confortable. D'ordinaire c'est au trot de deux vaillants petits chevaux.

Les surintendants sont protestants pour la plupart. On en rencontre des catholiques et parfois de très bons. Tel, par exemple, un M. John Malloy, décédé en 1921. Tout jeune garçon, on le trouve déjà travaillant dans les bois. Il se montre expert dans toutes les besognes, devient contre-maître, enfin surintendant. Ses patrons en firent leur associé. Grâce à ses aptitudes et à son activité, la firme prospéra.

Forestier hors ligne, c'était aussi un fervent catholique. Généreux pour le prêtre et les bonnes oeuvres, il ne se trouvait jamais le matin dans une ville ou un village où il y avait une église catholique qu'il n'y allât entendre la messe et s'approcher de la sainte Table.

Lorsque l'influenza sévit dans ses chantiers en 1919, il vint quérir lui-même le P. curé Brault, de Blind River, le conduisit dans tous ses camps et, chaque matin, il assistait à la messe et recevait la sainte communion.

Il savait se faire estimer de ses hommes. Il n'en voyait jamais partir un qu'il ne lui serrât la main et lui dit : "Quand ça te le dira, reviens, tu seras le bienvenu".

Il avait passé sa vie dans la forêt, il l'aimait. La mort vint le frapper lorsqu'il était à inspecter une de ses coupes. Ce bon serviteur de Dieu était prêt à paraître devant lui.

Quand les visites des chantiers sont terminées, les humbles travailleurs dans la vigne du Seigneur aiment à se réunir, à l'occasion des Quarante Heures, par exemple, afin de savourer ensemble la satisfaction d'un rude devoir accompli.

On raconte ses diverses aventures, les réceptions dont on a été l'objet, on parle de l'état et des travaux des

chantiers, des différentes dispositions des contremaîtres à leur égard, de la proportion de catholiques et de leur plaisir à entendre parler un visiteur.

On fait allusion à ces longues séances de confessions derrière la couverture de laine grise, dans l'angle obscur et humide, des retours consolants, opérés par la grâce de Dieu; on évoque les messes matinales dans le bois et la foi des gens à recevoir la sainte communion.

On n'oublie pas de parler de leur générosité, car, nous l'avons déjà rappelé, les bûcherons se considèrent justement tenus d'offrir une aumône au prêtre qui les visite. Ces aumônes aideront à sa subsistance ainsi qu'à ses oeuvres.

Ils s'entretiennent aussi de leur paroisse ou de leurs missions, des travaux qu'ils ont entrepris, des projets qu'ils veulent mettre à exécution. Car ces visites aux chantiers ne sont pour eux qu'une diversion, qu'un moyen de faire du bien, et leur principale ambition est de procurer le progrès de leur paroisse ou de leurs missions.

Ils ne font pas mention de leurs fatigues. Ils semblent les avoir oubliées. Si on leur en parle, pour ne pas manquer à la vérité, ils diront simplement : "les chantiers, c'est dur !"

Quels sont ces apôtres des chantiers? (Qu'on veuille bien ne pas me compter parmi eux. Je n'en ai visité que neuf). Ce sont des religieux français et canadiens-français, employés aux missions sauvages, des prêtres canadiens-français, ayant laissé les beaux diocèses de la province de Québec pour se consacrer à l'oeuvre de la colonisation. Ils marchent sur les traces de leurs héroïques devanciers, dont la tâche était encore plus pénible sans doute.

Ils bâtissent des églises et des chapelles, soutiennent des écoles, conservent la foi et la pitié chez les colons et chez les sauvages et, comme vacances, l'hiver, ils vont porter les secours de la religion aux travailleurs de la forêt. Ils ne se demandent pas si on apprécie leur oeuvre, si on s'en entretient, même si elle est connue; ils travaillent sous l'oeil du grand Maître et pour lui, encouragés dans leurs labeurs par l'amour de leur pays et de leur race, par le désir de contribuer à son progrès, par un zèle sincère pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Du plaisir

L'hiver avance. Les jours deviennent plus longs, le soleil plus ardent. Déjà, depuis le commencement de mars, le bugle sonne le réveil à trois heures. L'ouvrage commence plus tôt le matin afin de finir plus tôt le soir. La raison? C'est que le soleil, dardant de jour en jour des rayons plus chauds, amollit les chemins de bonne heure l'après-midi et les rend impraticables pour les lourds traîneaux, tandis que le froid et les ténèbres de la nuit les conservent glacés.

Les piles de billots continuent de s'amonceler sur la berge et sur la croûte solide de la rivière.

Le printemps s'annonce; les coeurs se dilatent, les chants et les propos deviennent plus gais, le travail paraît moins dur. La pensée de laisser reposer haches et scies, de sortir du bois, de jouir de la liberté, de voir du monde affecte agréablement les imaginations.

Aussi, quand le contremaître "casse le chantier", quand il signifie à ses hommes qu'ils sont libres de partir, quel soulagement même pour les vrais bûcherons, les fidèles amis de la forêt! Les pensionnaires d'un collègue ou d'un couvent, le jour de la distribution des prix, ne sont pas plus transportés de joie.

Sifflant, chantant, criant, ils ficèlent leurs hardes dans une poche de grosse toile et... en route ! Le coeur est léger, la marche est un délassément, la paye miroite à leurs yeux, la paye qui va leur procurer tant de plaisir.

Après une courte halte pour le lunch, ils continuent leur course et arrivent vers trois heures du soir à "l'hôtellerie" où ils doivent passer la nuit. Ils se couchent de bonne heure afin de partir le lendemain de grand matin. Même raison que pour le travail du printemps dans le bois. Vers le milieu du jour la neige commence à fondre, les chemins défoncent, des ruisseaux les traversent, des flaques d'eau y stationnent, tandis que, dans l'avant-midi, tout est gelé et solide.

A trois heures du matin, ils cheminent déjà; à deux heures du soir, ils sortent du bois. Habitué à la demi-obscurité de la forêt, sous la voûte sombre des pins, leurs yeux sont éblouis par l'éclat de la lumière qui scintille de toutes parts sur la neige.

Du sommet de la colline, ils voient, à une faible distance, le groupe de blanches maisons qui forment un village. Leur coeur en reçoit un accroissement d'allégresse. Pour un bon nombre, ce n'est ni le clocher, ni le toit de la maison familiale qui le fait bondir, c'est la buvette. Là enfin, ils vont se désaltérer.

Durant de longs mois, pas une goutte d'alcool n'est venue mouiller leurs lèvres, gratter leur gosier, brûler leur estomac. Déjà, depuis le matin, et même depuis plusieurs jours une rage de boire s'est emparé de plusieurs. Enfin ils vont pouvoir rassasier leur soif : ils vont en avoir du plaisir. Aussi à peine ont-ils reçu leur paye, qu'ils se hâtent de s'engouffrer dans une taverne.

"La traite ! La traite ! crie-t-on, qui la paye?" Chacun son tour. Les verres s'alignent sur le comptoir, et le whisky tombe dans le gosier sans toucher les lèvres et le gratte en passant. Une traite succède à l'autre. Après avoir bu, en attendant une autre libation, les uns s'assoient sur des bancs cloués aux murs, les autres, les mains derrière le dos et le dos tourné au gros poêle qui occupe le centre de la pièce, se chauffent. Les cris, les éclats de rire, les chansons, la fumée et le relent du tabac et d'alcool remplissent le bar ignoble. On crache, on vide les cendres des pipes dans le grand crachoir au milieu de la place ou à côté sur le plancher tout maculé.

Quelques-uns sentent le besoin d'aller prendre l'air; ils sortent avec l'intention de revenir bientôt; les uns s'étendent sur la plateforme devant la taverne et se chauffent au soleil, les autres se promènent dans les rues ébauchées du village, bras dessus, bras dessous, titubant et insultant les passants.

C'est le plaisir qu'ils avaient rêvé !

Heureusement la folie de l'alcool ne réussit pas à s'emparer de tous nos bûcherons. Les gens de bons sens et de volonté résistent victorieusement à ses assauts. Aussi fuient-ils autant qu'ils le peuvent ces antres où les guettent des bêtes de proie.

Mais ces bêtes de proie s'efforcent de les y attirer. Ils y réussissent trop souvent. Témoin : la malheureuse aventure d'un brave garçon appartenant à une bonne famille de cultivateurs de la province de Québec.

Il a bien travaillé tout l'hiver, il s'est bien conduit, il a été fidèle à prier, sa conscience lui rend un bon témoignage, il se réjouit : il peut envoyer une bonne partie de sa paye à ses bons parents. Il est bien résolu de se

montrer homme de coeur, d'être ferme dans ses résolutions, de tenir la promesse qu'il a faite à sa mère de ne pas approcher de ses lèvres un seul verre. Aussi fuit-il la taverne.

Pit, un mauvais génie, plein de desseins pervers, s'est bien juré de l'y entraîner.

- Viens donc prendre un coup, lui disait-il, il faut bien faire comme les autres.

- Je t'ai dit que non. Jamais je n'ai goûté à ce damné poison. Je ne veux pas commencer.

- Bah ! Après avoir travaillé six mois dans les chantiers, si tu savais comme ça ravigotte.

- Tu perds ton temps. J'ai promis à mes parents d'être sobre. Je le serai.

- Seulement un coup.

- Non.

- Tu as de la parole. Ça c'est chic. Seulement les **boys** s'informent de toi. Tu sais s'ils t'estiment. Il serait diablement contents de jouir de ta compagnie.

- Ils en jouiront plus tard. Je ne me soucie pas de les voir maintenant.

- Si tu ne veux pas boire, tu es libre; on ne force personne. Seulement une minute. Tu vas voir comme ta présence va leur faire plaisir.

- Laisse-moi tranquille.

- Fais pas l'ours. On ne te tuera pas.

- C'est bon. Je vais aller faire un tour pour voir comment cela se passe. Je ne reste pas deux minutes. C'est entendu, pas un coup.

- Oui, oui, c'est entendu, on n'oblige personne. Tu vas voir comme les **boys** vont te recevoir gaîment.

Et voici que le trop faible jeune homme suit le mauvais compagnon. Une voix lui dit intérieurement "Tu ne devrais pas y aller". Il hésite, il craint. Il va tout de même. Quand il paraît sur le seuil, c'est une ovation, "Hourrah pour le plus jeune et le plus vaillant de la bande !"

- Un petit coup à sa santé ! Qui paye la traite?

- Moi, crie Pit.

Tous sont debout le long du comptoir. Le commis de bar aligne les verres et les remplit. Chacun en saisit un et le lève : "A la santé de Fred". Celui-ci n'a pas touché au sien.

- Tu vas boire avec nous, crie-t-on.

- Tu n'est pas pour nous faire le déshonneur de refuser?

- J'ai dit à Pit que je ne boirais pas. C'est entendu : je ne boirai pas.

- Bravo ! crie-t-on ironiquement.

- Le bébé !

- Ça ne tue personne.

- Il faut faire comme nous.
- Fais-nous pas de peine.
- Seulement un petit verre pour nous faire plaisir.
- Hé bien ! Si ça vous fait tant plaisir.. un seul, c'est entendu.
- Oui, oui, Hourrah pour Fred !

Celui-ci a-t-il avalé le contenu, qu'il se sent comme frappé au coeur, la tête lui tourne, ses yeux s'obscurcissent, il devient furieux. On l'empoigne, on le transporte dans une chambre et on le jette sur un lit : il y tombe comme mort.

Le truc classique est joué. Comment est-ce qu'un seul verre de whisky ait pu produire un effet si prompt et si foudroyant? C'est que sur l'instigation du méchant ami, le commis avait versé dans le verre quelques gouttes d'une drogue empoisonnée - truc classique, - la suite en fera voir le but.

Après de longues heures, le pauvre garçon reprend conscience. Pesanteur à la tête, malaise à l'estomac, douleur dans tous ses membres. Il ne sait où il se trouve.

A peine a-t-il ouvert les yeux que la porte s'ouvre brusquement. L'hôtelier paraît et, d'un ton brutal : "J'aime pas dans mon hôtel des gens comme toi qui y mettent le désordre. Il faut payer ta chambre. Je ne garde pas le monde pour rien".

Vexé par ce ton et ces paroles injustes, Fred a envie de lui cracher son indignation à la face. Il dissimule sa colère, veut, lui aussi régler son compte et s'enfuir au plus

vite. Il fouille ses poches.. Sa figure devient encore plus blême : "Où est mon argent? Où est mon argent? répète-t-il, Qui me l'a pris? Qui me l'a volé?"

- Pas de farce, dit l'autre impertinemment. On la connaît celle-là. Dépêche-toi; je n'ai pas le temps d'attendre.

- Tu attendras.

- Tu ne veux pas payer?

- Misérable, crie Fred, en bondissant à terre. Ne répète pas cela ou je te mets le poing....

- Tu as dépensé ton argent.

- C'est faux. On me l'a volé.

- Prends garde à tes paroles. Tâche de le trouver. Sinon je ne t'endure pas ici. Tu fais mieux de prendre la porte... sinon...

Devant la menace et l'air décidé du jeune homme, l'autre juge prudent de disparaître.

Fred est atterré. Il se frotte les yeux. Où suis-je, se demande-t-il? Qu'est-il arrivé? Il entend des cris, des cliquetis de verres venant d'en bas... Un éclair traverse son esprit... il se rappelle... il comprend : "Je suis entré dans cette sale taverne... j'y suis encore... ils m'ont soûlé, les mécréants, soupire-t-il avec un sanglot... Pourtant je n'ai pris qu'un verre, je m'en souviens... qu'ont-ils mis dedans? Ah! c'était trop.. j'aurais dû tenir ma promesse : ne jamais mettre les pieds ici... Si mon père et ma mère me voyaient dans l'état où je suis... que j'aurais honte. Mais mon argent? Je ne l'ai pas dépensé. Je l'avais quand je

suis entré dans le bar. Je m'en suis assuré.. je l'ai palpé dans ma poche.

Et il recommence l'examen de toutes ses poches, de son sac... c'est clair : après m'avoir soûlé, ils m'ont volé, les misérables... ils ne m'ont pas laissé un sou... le travail de tout un hiver... et quel travail et quelle misère... Pas un sou, pas un sou... Oh! la brute! dit-il en pensant à l'hôtelier.

Il prend ses hardes usées, ficelées dans sa misérable poche de grosse toile, et, la honte au front, la rage et le remords dans l'âme, mais la tête haute, il traverse la salle empestée par l'ordeur du tabac et du whisky, sans regarder les buveurs qui lui lancent des quolibets.

Quand ses vrais amis le voient revenir, triste et taciturne, les habits en désordre, ils comprennent et tâchent de le consoler.

- Ils t'ont drogué et volé mon garçon. Tu es ni le seul, ni le premier. Tu les connaîtras.

- Où est Pit? C'est lui, le scélérat qui m'a entraîné dans cet antre. Où est-il? Je veux lui régler son compte à lui.

Pit était disparu : il avait eu sa part de butin.

- Je voulais m'acheter quelques vêtements... je suis en guenilles. Ils ne m'ont pas laissé le sou.

- Nous t'aiderons.. D'ailleurs la compagnie t'avancera..

Piètre consolation! C'était là le plaisir que Fred devait goûter! C'étaient ses vacances, de belles vacances.. quelle amère déception! Quel regret!

"Je me réjouissais d'avance, songe-t-il, je voulais envoyer une bonne partie de ma paye si péniblement gagnée à mes chers parents. Ils auraient pu acheter une belle moissonneuse dont ils ont besoin... Comme ils auraient été contents quand ils auraient reçu le chèque. Ils auraient dit : "Notre garçon a du cœur, il a bien travaillé, il s'est bien conduit." Maintenant que vont-ils penser de moi? Quelle raison vais-je inventer pour expliquer mon malheur?... C'est ma faute.. j'aurais dû être plus ferme. Je n'aurais pas dû céder. Je n'aurais pas dû violer ma promesse.. Comme je suis dégoûté de moi-même..! Que faire maintenant? Une seule chose : retourner au camp pour le flottage... en guenilles..."

Il est tout triste, il a perdu sa gaîté d'autrefois.

- Quel chien t'a mordu? lui dit un de ses amis. Est-ce que tu ne peux plus rire? C'est ton aventure de la buvette qui t'afflige? Ce n'est pas raisonnable.

- Comment pas raisonnable? J'ai une conscience. Quand on fait mal, elle n'est plus en paix.

- N'exagère pas ta faute, Fred, si volontairement tu avais voulu t'enivrer, elle serait grave. Mais tu ne le voulais pas.

- Je n'aurais pas dû entrer dans la taverne.

- C'est vrai. Mais tu ne prévoyais pas le sale tour qu'ils t'ont joué. Tu as été entraîné presque malgré toi. Cet acte de faiblesse ne t'a pas fait perdre l'amitié de Dieu. Fais un bon acte de contrition, il te pardonnera.

Ces bonnes paroles tranquilisèrent la conscience de Fred.

- Mais ils m'ont tout volé, les scélérats.. l'argent que je voulais envoyer à mes parents.

- Ta tristesse ne te le rendra pas. Il est inutile, donc elle n'est pas raisonnable. Donc chasse-la de ton esprit; remets-toi à l'ouvrage avec entrain, et tu en gagneras davantage. En tout cas, tu as reçu une bonne leçon. Si tu en profites, tu ne l'as pas payée trop cher.

- Tiens, le mieux : va voir le Père curé, conte-lui ton histoire, fais une bonne confession. Nous communierons ensemble demain avant de partir pour le bois. Fred suivit ce bon conseil et s'en trouva bien.

Le temps des vacances n'est pas long.

Des racoleurs, au service de la compagnie, s'efforcent d'embaucher le plus d'hommes possible pour la "drave". Quelques-uns préfèrent aller travailler ailleurs.

Ceux qui ont perdu une partie de leur salaire à boire et à jouer et qui se sont fait voler le reste sont aussi dépourvus de vêtements convenables que notre infortuné garçon.

Les sages se sont reposés dans des divertissements honnêtes : ils sont frais et fiers de retourner au travail, tandis que les autres, brisés, hébétés, reprennent avec dégoût le chemin du camp, les chaussures percées et à peine vêtus.

Ils en ont eu du plaisir !

Le seul (ou presque) à se réjouir, c'est le cabaretier - triste joie ! Il en a fait de bonnes affaires au dépens de ces pauvres fous de travailleurs !

Dans de nombreux villages situés à la lisière de la forêt, que d'hôteliers ont fait des fortunes avec le whisky, les drogues et autres moyens inavouables, fortunes qui ont fondu dans les mains de la plupart, et les ont laissés mourir sur un grabat, leur famille réduite à la mendicité.

Au fil de l'eau

Le flottage va commencer.

Presque tous sont revenus au camp. Quelques nouveaux. Mais plusieurs en quel état, nous le savons : déguenillés, fourbus, bourrus.

La compagnie avance à ces derniers ce dont ils ont besoin. Autant de pris sur la paye à venir.

Le contremaître leur donne deux ou trois jours pour se remettre d'aplomb. Le commis et quelques hommes prennent les devants et vont asseoir le camp à quelques milles sur le bord de la rivière qui doit charrier les billots, un camp volant qu'on transporte d'étape en étape, qui se trouve tantôt en avant tantôt en arrière de l'armée des flotteurs (draveurs) qui les précède ou les suit. C'est là que les hommes iront se restaurer et se reposer la nuit.

La "drave", comme on l'appelle, commence.

Quand la glace a cédé, les piles de billots qui reposaient sur la croûte gelée de la rivière se sont effondrés et ont commencé leur long voyage emportés par la débâcle.

Les flotteurs s'attaquent aux billots amoncelés sur la berge. Un à un, ils les roulent avec leurs gaffes jusqu'au bord escarpé, leur donnent une poussée, et ceux-ci dégringolent, heurtant roches et racines, et plongent dans l'eau avec fracas.

Ils sont d'abord entraînés à la suite des autres par la force du courant. Mais il ne faut pas croire que, troupeau docile, ils vont se laisser emporter loin de leur pays natal, au lieu de leur dernière réaction, sans offrir à leurs oppresseurs toute la résistance possible.

Si ceux-ci ont pour puissant allié le courant impétueux de la rivière, ils ont, eux, comme puissants auxiliaires, les anses, les bancs de sable, les rochers et les îles. Ils prendront donc un malin plaisir à se jouer de leurs ennemis autant qu'ils le pourront.

Ils ne tardent pas à commencer leur lutte sournoise. Les uns se précipitent dans une baie pour y dormir tranquilles, les autres s'arrêtent sur un banc de sable, d'autres s'accrochent aux branches qui plongent dans l'eau, d'autres se cachent dans des buissons inondés ou sous des roches qui surplombent, un grand nombre s'échouent sur le rivage limoneux.

Le gros des flotteurs s'avance sur les deux bords de la rivière. Armés de piques, ils font la chasse à tous ces traîtres, les débusquent de leurs retraites, et les rejettent dans le courant; ils roulent péniblement ceux qui sont enlisés sur la grève et qui résistent de tout leur poids d'inertie.

L'arrière-garde, montée sur des embarcations, va dénicher les billots, réfugiés dans les broussailles et sur la rive des îles.

Chassés de leurs retraites, les rebelles ne tardent pas à trouver d'autres cachettes et d'autres amis qui les protègent; les flotteurs s'avançant toujours, de les découvrir et de les pourchasser encore.

Mais voici que la rivière se rétrécit, le courant devient fougueux; c'est un rapide, les eaux mugissent, bouillonnent, se brisent sur les roches qui barrent la route de toutes parts. Les billots se précipitent, se frappent la tête contre les écueils, bondissent en arrière, tournoient, sont emportés dans les flots écumeux. Toute résistance semble inutile.

Tout à coup, les soldats qui forment l'avant-garde se sont subitement arrêtés. Ceux qui suivent arrivent en trombe, heurtent les premiers et, pressés par ceux qui viennent, plongent au-dessous de ceux qui les précèdent ou grimpent sur leurs dos. Il en arrive toujours; la barrière tient ferme; ils s'amoncellent et forment une montagne inexpugnable; c'est l'embâcle, la **jam**.

Qu'est-il arrivé? - C'est que quelques-uns - un seul peut-être - ont réussi à s'accrocher à une roche, à s'y agripper ferme, appuyés sur un autre obstacle, et d'autres leur sont venus en aide. Ils retardent leur exil et jouissent méchamment de résister à leurs tyrans.

Quand ceux-ci, occupés à pourchasser les traînants, arrivent devant leurs ennemis ainsi retranchés, ils s'arrêtent, tiennent conseil, étudient la position et se demandent comment il faut attaquer.

La force est impuissante, la tactique nécessaire. Comment vont-ils venir à bout de ces innombrables billots amoncelés, enchevêtrés les uns dans les autres? Vont-ils les attaquer séparément, les saisir un à un et les jeter dans le torrent? Tâche interminable...

Il faut trouver la clef; il faut découvrir les trois ou quatre, le seul qui retient toute la masse. Il faut abattre Goliath! lui vaincu, toute l'armée sera en déroute. Les experts se mettent donc à examiner : quel est le coupable?

Ils discutent : c'est celui-ci. Non, c'est celui-là... c'est cet autre... ils sont enfin d'accord : c'est ce gros là.

"Quel est le vaillant qui va se mesurer avec lui?" Plusieurs s'offrent. Armé de sa hache, l'élu s'élançe sur la montagne, va droit à lui et commence à le frapper. L'opération est délicate et toujours dangereuse. Si la masse cède inopinément, le téméraire risque d'être précipité dans les flots, d'être emporté par eux, d'être broyé par les billots en fureur.

Aussi procède-t-il avec prudence, jugeant chaque coup qu'il porte. Quand il entend un léger craquement, quand il perçoit le moindre mouvement, alors il assène avec force le coup décisif et court obliquement vers la rive : Hourrah ! hourrah ! crient les compagnons attentifs sur la grève.

La masse s'anime, tressaille, se tord, se désagrège au milieu de craquements, de gémissements, de brisements, et les bûches enchevêtrées se séparent, s'élançant, sautent, tournoient dans les bouillonnements d'écume. L'armée reprend sa course en laissant sur les deux rives, sur les îles et les rochers de nombreux soldats que les flotteurs devront encore aller déloger.

Le soir arrive, le bugle sonne le retour. Tandis que les billots continuent à suivre le cours de l'eau, les hommes prennent le chemin du campement.

Grosse journée, certes. Courir sur les deux bords accidentés de la rivière, escalader les rochers, se frayer un passage à travers les broussailles chargées souvent de gouttes de pluie et qui vous cinglent la figure, enfoncer dans la boue gluante, traverser des marais, franchir la rivière en sautant de billot en billot vous roulant sous les pieds, lutter sans cesse contre des masses enlisées et inertes : dur labeur, assurément, et encore plus dur quand il se fait sous

une pluie glaciale pénétrant les habits. Exercice hygiénique pour creuser l'estomac.

Aussi nos flotteurs engloutissent-ils avec avidité la soupe aux pois, les fèves au lard et les tranches de pain; aussi dorment-ils profondément et reposent-ils bien sur la terre à peine recouverte de quelques ramilles, souvent sous une mauvaise tente qui les protège mal contre le froid et l'eau. Ils arrivent parfois tout trempés. Quelques-uns ne prennent pas seulement la peine de changer d'habit ou ne le peuvent pas - négligence ou malchance fatale pour plusieurs. - J'eus l'occasion de rencontrer quelques-uns de ces imprudents.

Le cinquième jour, on lève le camp et on le transporte en avant de l'armée. Ce déménagement devra se renouveler cinq ou six fois, car la distance à parcourir est très grande, une centaine de milles. La rivière, en effet, à cause de ses nombreux méandres, coule tantôt vers le sud, tantôt vers l'est, remonte au nord, tourne à l'ouest, puis au sud.

Les flotteurs sont sur le point d'arriver au terme de leur longue pérégrination, quand ils sont en face du plus formidable.

Ils sont tout près de Massey. Là toutes les eaux de la Sable s'engouffrent dans un étroit couloir taillé à pic dans le roc. Avant de s'y précipiter, la rivière élargie cache des bancs de sable. Les billots s'y sont échoués et forment un énorme amoncellement.

C'était un après-midi de juin 1904, je lisais mon bréviaire sur le perron du presbytère, des voisins arrivent tout à coup et me crient : Venez, Père, ils sont arrivés.

- Qui?

- Les draveurs. Venez.

Émoi dans le village. Je les suis. Ils me conduisent sur la berge de la Sable. Je vois l'énorme embâcle. Les flotteurs travaillent à la briser.

Ici, l'habileté ne suffit plus, la force est nécessaire. Un gros câble est enroulé et assujetti autour de la pièce qui semble tout arrêter. Une paire de chevaux, sur la rive, s'arc-boutent et tirent de toutes leurs forces. Quelquefois le câble se détache, d'autres fois la pièce s'arrache, mais la masse ne bouge pas : ce n'est pas la bonne; ils en tentent une autre : même insuccès. Une troisième...

Les flotteurs qui, depuis si longtemps travaillent, peinent, combattent n'ont eu jusqu'ici, pour témoins de leurs prouesses - témoins figés - que les rochers, les flots et les arbres, ont maintenant des spectateurs sympathiques et enthousiastes. Ceux-ci, accourus des habitations voisines, se tiennent sur la berge élevée, regardent batailler et applaudissent aux bons coups.

Je vois la femme du contremaître; elle tient une fillette dans ses bras, un petit garçon s'enroule dans sa jupe : "Regarde là, dit-elle, c'est ton papa." Elle est émue. L'enfant agite sa main potelée. Lui, qui les a vus, s'arrête un moment et, tout fier, répond au sourire de sa femme et aux gestes de l'enfant.

Une vieille maman est là. Inquiète, elle suit des yeux son garçon qui traverse la rivière en sautant de billot en billot; des jeunes filles agitent leurs mouchoirs.

Je suis touché en contemplant cette scène : les rudes travailleurs de la forêt ont donc une famille, des parents, des amis qui les aiment et se réjouissent de leur arrivée.

Enfin on a trouvé la clef : la montagne se met en mouvement et se désagrège. Une immense acclamation retentit sur la rive.

Les billots s'engouffrent sous le pont de la voie ferrée, dans le col étroit taillé à pic dans le roc, font un saut - il y a une chute - tombent comme dans un bassin et, après quelques arpents, arrivent dans la rivière de l'Espagnol.

Mais déjà ses eaux rapides charrient des milliers de leurs frères, abattus comme eux dans les chantiers établis plus haut. Alors les gens de la Sable se joignent à ceux de l'Espagnol et, tous ensemble, se frappant, s'entrechoquant, sont emportés vers l'embouchure de cette dernière, huit milles plus bas. Là de solides barrières arrêtent l'avant-garde. Alors se produit une scène autrement grandiose que celles dont nous avons été témoins. Ceux qui suivent heurtent les premiers, et, pressés par ceux qui viennent, plongent au-dessous de ceux qui les précèdent ou grimpent sur leurs dos. Il en arrive toujours; le barrage tient ferme. Ils se parquent et forment non pas un embâcle quelconque, mais un pont de plusieurs milles, unissant les deux rives, pont tellement solide qu'un enfant peut le traverser sans danger. Mais ces centaines de milliers de billots pêle-mêle sont la propriété de différentes compagnies - ayant des coupes le long des mêmes rivières. Comment reconnaissent-elles leur bien? Comme elles reconnaissent leurs chevaux. L'hiver, ces chevaux voient les provisions aux chantiers; l'été, n'ayant rien à faire, ils pacagent en commun. Chaque cheval porte sur la croupe une marque distinctive, imprimée au fer chaud, de même les billots, seulement l'estampe est froide et l'empreinte se trouve à l'un des bouts. Il est donc facile de les reconnaître. Mais les trier, les démêler, les séparer, afin de les diriger vers les différentes scieries, ce n'est pas une mince besogne.

La "Sable & Spanish Boom Co." se l'est imposée. Elle y emploie, durant toute une saison, plus d'une centaine d'hommes.

Les estacades

Cette compagnie a établi ses quartiers sur les deux îles situées à l'embouchure de la rivière de l'Espagnol, connus sous les noms de **Boom No. 1** et **Boom No. 2**.

Dans chaque quartier, outre la hutte qui sert de bureau, deux grandes baraques en planches servent, l'une de dortoir, l'autre de cuisine et de salle à manger. Le **Boom No. 1** abrite 150 hommes, le **Boom No. 2**, 70. Même règlement, même discipline que dans les chantiers.

Après le repas du matin, chacun reçoit sa tâche. Puis, vous les voyez s'élaner sur les estacades, gros troncs d'arbres, enchaînés les uns aux autres, qui barrent la rivière, la divisant et la subdivisant.

Courant vers ces chaînes de rivière, ces hommes, au moyen de gaffes, attirent, poussent, repoussent les billots, se les passent et les dirigent vers les réservoirs des différentes compagnies, chaque billot - comme nous l'avons dit - portant la marque de ses propriétaires.

Ils les tirent ensuite de là pour les former en radeaux qu'un remorqueur traîne aux scieries de Cutler, de Spanish Mills, de John's Island, etc.

Beau temps, mauvais temps, soleil ou pluie, du matin au soir, depuis la fonte des neiges jusqu'à l'apparition des glaçons à l'automne, vous voyez ces escouades d'hommes occupés ainsi aux triages des billots, et ils peuvent à peine suffire à la besogne.

On observe la loi du dimanche : le travail cesse en ce jour; mais comme ces hommes sont loin de toute église, ils sont privés de tout secours religieux.

"Depuis longtemps, écrit le P. François-X Descoteaux (12) nos missionnaires désiraient visiter ces **Booms** afin d'y exercer leur ministère; mais jusqu'ici, le temps, la crainte d'être repoussés les en avaient empêchés. Le contremaître était protestant et avait la réputation de ne pas aimer les catholiques."

"Le P. Tourangeau, alors curé de Massey, est d'avis que je dois tenter l'aventure. Plusieurs raisons m'engagent à y aller de préférence à tout autre : d'abord **Spanish Boom** est dans mon territoire; ensuite je ne suis missionnaire qu'en passant et comme je ne dois pas rester dans la région, un insuccès ne ferait pas grand tort à mon influence, ce qui pourrait arriver pour les autres. Je me laisse donc convaincre que je suis **the right man in the right place**, et, me mettant sous la protection de la très sainte Vierge, je pars".

"La difficulté est de gagner les bonnes grâces du contremaître et je résolu de faire tout en mon possible pour y réussir. Dans ce but je crois sage de lui faire d'abord une visite. Je me rends donc en canot à rames à l'île où il demeure, mais il a eu vent de ma visite et il s'est enfui au **Boom No. 2** où il est aussi contremaître. Je ne me décourage pas et je résolu de retourner à l'île tous les jours, s'il le faut, afin de le trouver mort ou vif. Ainsi je recommence l'attaque le lendemain."

"Comme le trajet de Spanish Station à Spanish Boom est dur, mon homme ne m'attendait pas si vite; aussi j'ai eu la bonne fortune de le surprendre dans son bureau. Je dois avouer que ce n'est pas sans appréhension que j'en franchis le seuil. Quelle ne fût pas ma surprise quand je vis mon homme se lever à ma vue, et, venant au devant de moi, et

me tendant la main : "Welcome Father", enchanté de vous voir".

"Je me trouvais en face d'un beau jeune homme que je connaissais depuis deux mois, sans toutefois soupçonner sa position sociale. Je compris aisément son amabilité : il courtisait, en effet, une jeune catholique de Cutler; sans doute il pense avancer ses affaires en se montrant bienveillant envers le confesseur de la jeune demoiselle. Je n'ai pas besoin de plaider : ma cause est déjà gagnée.

"Je revins à Spanish Station, et, le lendemain, 30 août, à 5 h. du soir, je pars par Spanish Boom dans un canot à rames. Je suis assailli par une furieuse tempête, et, nous arrivons à l'île, mon compagnon et moi, trempés jusqu'aux os.

"A 8 h. je récite la prière du soir, le chapelet, j'adresse la parole à environ quatre-vingt catholiques. A 9 h. 30, je me rends à la salle à manger pour entendre les confessions.

"J'attends une heure. Enfin un premier pénitent se présente. Il ne s'est pas approché du tribunal de la pénitence depuis cinq ans. Cela m'encourage à attendre une autre heure, s'il le faut. Quinze minutes toutefois ne se sont pas écoulées qu'un second arrive suivi de plusieurs autres. Le premier avait fait mon éloge, ce qui avait déterminé les amis. Je laissai mon confessionnal improvisé vers minuit.

"Le lendemain, douze communièrent à ma messe. Ce fut mon grand succès."

La rivière de l'Espagnol n'est pas la seule à être barrée. En 1903 toutes celles qui se jettent dans le Chenal du Nord, la Mississaga, la Rivière-au-Borgne (Blind River),

la Rivière-au-Serpent, la Thessalon, etc. arrêtent leurs billots par des chaînes de rivière.

Leurs eaux, depuis leur embouchure jusqu'à trois ou quatre milles en amont, disparaissent sous des centaines de milliers de billots; les géants de la forêt, définitivement vaincus - toute résistance désormais impossible - attendant leur dernière exécution.

Des trains de bois, traînés par des remorqueurs, s'éloignent des estacades de l'Espagnol. Accompagnons, si vous voulez bien, celui qui se dirige vers Cutler, un de ces villages nés de l'industrie forestière.

Là, les hommes n'ont plus à lutter avec hache et godendard dans la neige et le froid, ils n'ont plus à courir sur les bords accidentés des rivières, mâtant avec leurs gaffes les billots récalcitrants; sous un soleil d'été, une puissante machinerie, activée par eux, leur donnera leur forme dernière.

Une belle petite église, reposant sur un rocher, proclame bien haut la vitalité de la foi catholique dans cet humble village.

Cutler

Flanquée des deux côtés de roches arrondies, une baie profonde du Chenal du Nord, Lac Huron.

Au large dans une immense nappe d'eau bleue, trois îlots verts; à l'horizon, une longue bande brune, l'île Manitouline.

Entre la baie et la ligne ferrée qui contourne la base de collines rocailleuses, un cinquantaine de maisonnettes reposent sur le dos de roches à fleur de terre; à l'ouest, une

grosse maison à deux étapes, la pension; à l'est sur un haut rocher, l'église catholique; au centre, au ras de l'eau, dominant tout par le corps du bâtiment, par sa longue cheminée et par son brûleur - grosse tour noire couronnée d'une coupole ajourée - la scierie qui a donné naissance au village et y entretient l'activité et la vie: c'est Cutler, situé sur la ligne du Canadien Pacifique, embranchement au Sault-Sainte-Marie, à 78 milles à l'ouest de Sudbury.

C'est un des endroits où l'armée des bûcherons et des flotteurs, a emmené une partie de leurs adversaires battus.

La saison du sciage est commencée. Regardons les ouvriers à l'oeuvre, si vous le voulez bien. Ils forment trois équipes. Deux travaillent à l'extérieur du moulin, la troisième à l'intérieur.

Les hommes de la première équipe continuent leur métier de flotteurs. A bord d'un remorqueur, ils se rendent à l'embouchure de la rivière Espagnol, aux estacades où ils ont laissé les billots. Ils en forment des trains que le remorqueur tire. Ils les enferment entre le mur de pierres du rivage et les cloisons flottantes, gros troncs d'arbres reliés ensemble par des chaînes.

Deux ou trois hommes se promènent sur ces murs instables, piquent avec leurs gaffes les billots captifs et les conduisent, les uns après les autres, près d'un tronc équarri, solidement amarré, où un compagnon les pousse vers un plan incliné qui plonge dans l'eau. A peine un de ces troncs rugueux l'a-t-il touché qu'il se sent saisi par les griffes d'une chaîne sans fin qui le sort de l'onde et le monte lentement.

De l'autre côté du moulin, des planches toutes humides et éclatantes de blancheur se précipitent dehors. Au

passage, elles ont été marquées en rouge, en bleu ou en noir selon leur qualité. Elles arrivent au hangar de classement, où des voituresses alignées les attendent. De là elles sont transportées dans la cour à bois pour y être empilés et emmagasinés.

Transformer en planches un tronc d'arbre est affaire de minutes.

Vous voyez bien entrer d'un côté les rondins de sapins et, de l'autre, sortir de beaux rouleaux de papier. Mais le rondin a dû d'abord être dépouillé de son écorce, haché, mis en charpie, enfermé dans une immense cuve, soumis à des traitements chimiques à une haute température pour être réduit en pâte. Et cette pâte a voyagé à travers toute une série de machines où elle a fait son chemin entre des rouleaux qui l'ont serrée, aplatie, réduite à l'épaisseur d'une feuille tandis que d'autres opérations chimiques lui donnaient sa couleur. Ce résultat requiert un long temps.

Pour faire des planches, le procédé est plus simple et plus rapide.

Entrons, pénétrons, si vous voulez bien, dans la salle de sciage. Tenons-nous dans l'allée qui longe l'un des murs. Vous voyez devant vous sur une immense plate-forme, des planches, des madriers, des sciages de différentes épaisseurs qui courent, trottent, sautillent et se précipitent vers le fond de la salle. Des cris stridents se font entendre sans cesse : ce sont de petites scies rondes, dissimulées chaque côté des routes qui les attendent, qui les pénètrent, qui leur enlèvent, au passage, des lisières plus ou moins petites et en fixent ainsi la largeur; des courroies sans fin les emportent, tête la première. Arrivés à l'extrémité, les bois tombent sur d'autres courroies sans fin qui glissent perpendiculairement aux premières et, sans changer

d'attitude ils sont emportés dans une autre direction comme des cadavres charriés par un fort courant. D'autres scies, embusquées le long de ce large chemin leur taillent impitoyablement les extrémités pour déterminer les longueurs.

Ils entrent ainsi dans le hangar de classement où se tiennent de chaque côté les "colleurs" ou mesureurs qui les jugent au passage et qui, sans les arrêter, tracent à leur extrémité au moyen d'un crayon bleu, rouge ou noir certains signes variant selon leur qualité. Le sciage est-il clair et net? Présente-t-il des noeuds? Quelle proportion d'aubier contient-il? A-t-il quelque trace de pourriture ou de carie? Il est jugé en un instant, et il poursuit son chemin jusqu'à la voiturette destinée à transporter dans la cour à bois les pièces de classe.

Les croûtes tombent de chaque côté, emportées ailleurs, où elles sont couverties en lattes, où prennent la route du brûleur.

Le bran de scie tout dégouttant de la sève qui saigne en tant d'entailles est recueilli dans de petits canaux où glisse une chaîne à godets qui l'emporte dans de vastes réservoirs reposant sur les fournaux, car rien ne se perd : c'est ce bran de scie qui alimente les feux.

Nous avons vu un flotteur, marchant sur un tronc d'arbre équarri, solidement amarré au rivage, pousser les bûches, les unes après les autres, vers le convoyeur; nous les avons vues, (ces bûches) saisies par les griffes d'une chaîne sans fin qui s'enroule sur une poulie immergée, monter lentement.

Arrivée en haut, la bûche est jetée sur une sorte de palier incliné. Si elle fait mine de résister, si elle se tient mal, elle reçoit dans le flanc un formidable coup de poing qui la redresse et la met en place. Ce terrible poing de fer,

appelé **nigger head**, caché sous le palier, assène son coup d'en bas et est mu par un piston. Si le premier coup ne suffit pas, il ne tarde pas à se répéter.

Un basculeur retient la bille jusqu'à ce que son tour arrive, puis la laisse rouler sur un charriot. Elle est aussitôt saisie par des mains de fer qu'on appelle arrêt, chiens ou griffes et assujettie solidement. A peine est-elle fixée, que le chariot, mû par la vapeur, et roulant sur des rails, se précipite en avant et force la bûche sur les dents d'une scie ronde qui la pénètre, lui enlève une dosse (13) en une minute, en faisant entendre un bruit strident; la dosse a à peine le temps de tomber sur une courroie sans fin qui l'emporte, que le chariot est déjà revenu avec une rapidité foudroyante à son point de départ; pendant le retour, la bille a déjà été basculée, fixée solidement et retourne de nouveau contre la scie meurtrière; une seconde "croûte" se détache; nouveau bond en arrière, nouveau bond en avant; en quatre coups, la bille devient un bloc carré qui, de la même manière, est aussitôt débité en planches ou en madriers. Deux hommes se tiennent sur la voiture; l'un règle le mouvement, l'autre manoeuvre les billes.

Si la bille est très grosse, au lieu de glisser sur la terrible charette, elle passe tout droit. Mais son destin n'est pas plus enviable, car elle est traînée sous les dents de cinq ou six scies verticales, distantes d'un, de deux, de trois pouces l'une de l'autre, attelées ensemble, montant et descendant tout d'une pièce.

La bille n'est pas plutôt attaquée, qu'aussitôt tout le moulin gémit: la résistance d'une part, l'acharnement de l'autre sont tels que tout l'édifice tremble et gronde tant que le gros tronc avance lentement, déchiré par les dents cruelles.

Enfin, les dents ont donné leurs derniers coups, six ou sept sciages tombent ensemble et sont jetés, chacun sur une courroie sans fin qui les emporte violemment vers l'extrémité de la salle. De chaque côté de leur route - tout comme les victimes du chariot - de petites scies rondes sont embusquées qui surgissent à temps et leur donnent la largeur voulue.

Quelque admirable que soit cette machinerie, elle n'est tout de même qu'une puissance aveugle, inerte, si elle est privée de la direction et de l'impulsion de l'homme, son vrai moteur. Aussi voyons-nous partout les actifs ouvriers : ils entretiennent les feux, règlent le mouvement des machines au moyen de leviers et de pistons, surveillent les courroies, les poulies et les rouages, réparent aussitôt le moindre accident. Vous les voyez, armés de gaffes, autour de la grande plate-forme où courent les planches, remettant dans le chemin celles qui s'en écartent, faisant surgir à propos les petites scies rondes qui en assurent la largeur et la longueur; ce sont eux qui manoeuvrent le rapide chariot et le terrible poing de fer.

A l'étage supérieur, dans la salle d'affûtage, ils aiguisent les scies et les autres instruments. Au large, ils reconduisent le remorqueur amenant les trains de bois, ils emprisonnent les billots dans les chaînes de rivière puis les conduisent, un à un, à l'infatigable monte-charge.

Ainsi, tandis que le chariot fait ses bonds en avant et en arrière, détachant les sciages avec une rapidité foudroyante, tandis que l'appareil des scies verticales pénètre avec effort les gros troncs qui crient et regimbent, tandis que dosses, planches et madriers se précipitent en trotinant vers le fond du bâtiment et s'élancent du moulin comme des moutons hors de la bergerie; les billots rugueux qui dégouttent, continuent de sortir de l'étang et montent tristement

la côte qui les conduit où les attendent les instruments de torture, comme des boeufs traînés à l'abattoir.

De l'autre côté du moulin, laissant sur des voitures le hangar de classement, les pièces bien taillées, admirables de blancheur, sont transportées dans la cour. Là, elles sont soigneusement empilées de manière à les défendre contre les injures du soleil et de la pluie. De magnifiques piles de planches, parfaitement alignées, remplissent la cour ou reposent sur les quais, attendant d'être séchées pour prendre toutes les directions du globe.

Destinée cependant bien différente pour ces frères de la forêt : les uns habiteront les palais des millionnaires, les autres, les chaumières des pauvres; les uns se glorifient dans une voûte et domineront les têtes, les autres seront un vulgaire plancher foulé aux pieds.

Dans la forêt - une sève généreuse circulant dans leurs veines - ils étendaient fièrement leurs rameaux verts caressés par les vents et la lumière... ils sont morts et sont ressuscités : mais la transformation n'est pas la même pour tous.

Telle est la fin du roi des forêts boréales, du pin gigantesque et orgueilleux qui se croyait invincible dans les profondeurs des bois arctiques, de

"Celui, de qui la tête au ciel
était voisine,

Et dont les pieds touchaient
à l'empire des morts." (14)

NOTES

- 1- **Dans les chantiers**, no. 116-117, École Sociale Populaire, Montréal, 1923, p. 36.
- 2- **Ibid.**, 35-36.
- 3- **Racoleur** : celui qui réunit les ouvriers engagés.
- 4- **Boulé** : homme fort, fier-à-bras.
- 5- **Hallier** : réunion de buissons fort épais.
- 6- **Ponceaux** : petits ponts d'une arche.
- 7- **Bugle** : ancien instrument de musique à vent.
- 8- La rivière aux Sables (ou : au Sable).
- 9- **Cambuse** : foyer rustique des camps de bûcherons.
- 10- **Baraque** : camp (campe), cabane ou gîte des bûcherons.
- 11- **Claireur** : celui qui éclaircit le bois afin de permettre aux bûcherons de travailler plus à l'aise.
- 12- Le P. Descoteaux vint prêter main forte aux ouvriers apostoliques surchargés dans l'été de 1903. De retour à Montréal, il fit la relation de ses divers travaux dans une lettre adressée à ses frères en religion.
- 13- **Dosse** : **croûte** ou **slabe**, grosse planche qui, étant sciée d'un côté, conserve son écorce de l'autre.
- 14- Extrait de la fable de Lafontaine : **Le chêne et le roseau**.

Missionnaires signalés dans le texte

Le P. Alphonse Baudin, S.J. (1833-1909), né à Eply, diocèse de Nancy, Meurthe, entré au noviciat des Jésuites du Sault-au-Récollet le 30 juillet 1859, il prononça les derniers voeux le 15 août 1876 et mourut au Sault-au-Récollet le 29 mai 1909.

Le P. Théodore Desautels, S.J. (1867-1937), né le 8 mars à Saint-Pie, diocèse de St-Hyacinthe, entré au Sault-au-Récollet le 13 août 1886, il prononça les derniers voeux le 15 août 1904 et mourut au Sault-au-Récollet le 23 août 1937.

Le P. François-Xavier Descoteaux, S.J. (1868-1937), née le 3 mai à Sainte-Monique, entré au noviciat du Sault-au-Récollet le 5 septembre 1887, il prononça les derniers voeux le 15 août 1906 et mourut à l'hôpital de Verdun le 18 mars 1937.

Le P. Joseph-Alphonse Desjardins, S.J. (1867-1962), né à Montréal le 3 septembre, entré au Sault-au-Récollet le 30 juillet 1886, ordonné le 30 juillet 1899, il prononça les derniers voeux le 15 août 1901 et mourut à Sainte-Jérôme le 1er mai 1962.

Le P. Pierre Hamel, S.J. (1832-1905), né à Sainte-Claire de Dorchester, entré au noviciat (collège Sainte-Marie) le 8 septembre 1851, il prononça les derniers voeux le 15 août 1870 et mourut à Montréal le 6 juin 1905.

Le P. Joseph-Urbain Hanipaux, S.J. (1805-1872), né le 3 mai à Donjeux, Haute-Marne, entré au noviciat de Saint-Acheul le 21 janvier 1837, il prononça les derniers voeux le 3 septembre 1847; arriva au Canada le 31 mai 1842 et mourut à Québec le 12 mars 1872.

Le P. Eugène Lefebvre, S.J. (1854-1914), né le 12 décembre à Saint-Guillaume d'Upton, diocèse de Nicolet, entré au Sault-au-Récollet le 9 octobre 1876, il prononça les derniers voeux le 2 février 1893 et mourut à Sudbury le 27 janvier 1914.

Le P. Eugène Tourangeau, S.J. (1857-1936), né le 21 octobre à Cap-Santé, entré au Sault-au-Récollet le 30 juillet 1880, il prononça les derniers voeux le 2 février 1895 et mourut au Sault-au-Récollet le 30 juin 1936.

Membres de la société historique du Nouvel-Ontario (1980)

Auger, Victor	Forest, Gabriel
Beaudry, Cléo	Forest, Normand
Beaudry, Gérald J.	Forest, Marie-Paule
Bélanger, Thérèse	Gervais, Gaétan
Bélisle, Rhéal	Gervais, Lucien
Best, Dr. Henry B.M.	Gervais, Raymonde
Boudignon, Robert F.	Gilbert, Augus
Bourassa, Lionel, ptr	Godin, Osias J.
Bourassa, Lucile	Gosselin, Gilles
Boutet, Maurice	Habel, J.P.
Boutin, Thérèse L.	Hackett, Jacqueline
Brunet, Henri	Harrison, A.
Burns, Rev. Léo D. csb	Hotte, Dr Rodolphe
Carrière, Denis J. H.	Huneault, Louis
Casault, Hervé	Jacques, Marcel
Cazabon, Alcide	Lalande, Léon
Chalifoux, Dr Pierre	Larocque, Hermès
Cholette, L.	LeBlanc, Denyse
Christensen, Muriel	Lemieux, Germain, sj
Cossette, P. Joseph, sj	Litalien, Marcel E.
Coulombe, Danielle	Maheu, Marie-Claire
Courchesne, Rhéo	Michaud, P. Lucien, sj
Courville, Denis	Morcos, Gamila
Cousineau, Monique	Morin, Rev. Anicet
Cyr, Patricia	Noël de Tilly, Bernard
Dalcourt, Gérard A.	Noël de Tilly, Eustell
Décarie, Jean-Paul	Paquette, Dr Gaston
Dégagné, Rev. Henri E.	Parent, Sr Huguette sco
Despatie, Théodore	Patenaude, Dr N.
Dignard, Serge	Pharand, Cora
Dumont, Marc	Pion, P. Denis, sj
Dupré, Gilles	Poitras, Rolland
Dupuis, Michel	Proulx, Mgr Adolphe
Forest, Fernand	Proulx, Anna L.

Racicot, Gilles
 Rainville, Normand
 Rancourt, Yvan
 Sabourin, Joanne M.
 St-Aubin, Dr Daniel
 Séguin, Dr P.V.
 Simoni, Pierre

Tassé, Yves
 Thibault, Armand
 Toupin, P. Robert, sj
 Trépanier, Lise
 Vallée, Normand
 Vigneault, Robert

Institutions

Association des enseignants
 franco-ontariens (Ottawa)
 Bibliothèque du parlement
 (Ottawa)
 Centennial College (Toronto)
 Centre de recherches sur la
 civilisation canadienne-
 française (Ottawa)
 Écoles séparées du district
 de Nipissing
 Library of Congress
 Metro Toronto Library Board
 Service des Activités Culturelles
 (Ville de Montréal)
 Société historique du Nipissing
 Soeur de la Charité d'Ottawa
 Thomas J. Bata Library
 (Peterborough)
 Université d'Ottawa

Membres à vie

Me Léo Landreville (fondateur)
 P. Hector Bertrand, s.j.
 Mgr Jean-Marie Paiement